

Introduction

Les thèses sur la périodisation du mode de production capitaliste, dont nous présentons ici la première partie, font suite à la longue introduction parue dans le n°5 (Nov 78), où nous donnions le cadre général de la périodisation du MPC en deux phases : phase de soumission formelle du travail au capital et phase de soumission réelle du travail au capital.

Un tel travail a pour but de montrer comment, en réalisant son être, le capital généralise les conditions de son dépassement qui existent en son sein, et comment l'expansion de la phase réelle au niveau mondial pose la possibilité de la révolution communiste pure à l'échelle mondiale.

La nécessité de ce développement à travers les deux phases de la production capitaliste est clairement indiqué par Marx dans "Un chapitre inédit du Capital" :

" Les prémisses de la formation du rapport capitaliste en général surgissent à un niveau historique déterminé de la production sociale. Il faut qu'au sein du mode de production antérieur, les moyens de production et de circulation, voire les besoins, soient développés au point qu'ils tendent à dépasser les antiques rapports de production et à les transformer en rapports capitalistes. Au demeurant, il suffit qu'ils permettent une soumission formelle du travail au capital. Sur la base de ce nouveau rapport, il se développe un mode de production spécifiquement différent qui, d'une part, crée de nouvelles forces productives matérielles et, d'autre part, se développe sur ce fondement pour créer de nouvelles conditions réelles. Il s'agit d'une révolution économique complète : d'une part, le capital commence par produire les conditions réelles de la domination du capital sur le travail, puis elle les parfait et leur donne une forme adéquate; d'autre part, pour ce qui est des forces productives du travail, des conditions de production et des rapports de circulation développés par lui en opposition aux ouvriers, il crée les conditions réelles d'un mode de production nouveau qui, en abolissant la forme antagonique du capitalisme, jette les bases matérielles d'une nouvelle vie sociale, d'une forme nouvelle de société." (P.264, soul. par nous)

Dans le numéro 5, nous avons surtout défini comment le capital émergeait de la société féodale et, tout en bouleversant les conditions de la production, établissait sa domination seulement formelle sur le travail, puis comment s'effectuait le passage à la phase réelle, tant du point de vue du procès de valorisation (la prédominance de la plus-value absolue caractérise la phase de soumission formelle, tandis que la prédominance de la plus-value relative est une caractéristique de la phase réelle), que du point de vue du procès de travail, tel qu'il est déterminé par le procès de valorisation (passage de la manufacture -phase formelle- à la grande industrie -phase réelle-, rôle du machinisme etc...). Dans les thèses qui suivent dans ce numéro et dans le N°9, nous approfondissons l'étude de ce passage d'une phase à l'autre en ses divers moments. Le plan général des thèses est le suivant :

- 1°/L'accumulation du capital au cours des deux phases historiques du mode de production capitaliste.
- 2°/Le fétichisme du capital.
- 3°/La science contre le prolétariat.
- 4°/Les syndicats dans les deux phases.
- 5°/Etat et démocratie dans les deux phases.
- 6°/Mouvement des classes sociales dans les deux phases.
- 7°/ Colonialisme, Impérialisme, commerce extérieur.
- 8°/ Les crises.

Conclusion : les deux phases du communisme : phase inférieure et phase supérieure du communisme.

Le rapport de forces défavorable au mouvement communiste implique que nous ne puissions publier ce travail dans sa totalité en une seule fois, ce qui nuit à la continuité du texte.

L'étude de ces divers moments sous l'angle de la périodisation permet de montrer le développement organique du capital, et comment il se déploie contradictoirement dans le temps et dans l'espace.

Nous avons toujours insisté sur le danger qu'il y'avait à faire comme le font certains, une coupure rigide entre les deux phases, qui ne sont en fait que deux moments de la vie d'un même être, le capital, moments qui se caractérisent par la prédominance qualitative, d'une forme de soumission du travail au capital ou de l'autre. Marx explique dans le chapitre inédit comment la prédominance de la phase réelle est à son tour la base de l'introduction de la phase formelle dans d'autres branches, d'autres secteurs de la production. Ceci est également valable en ce qui concerne le développement du MPC entre les aires, celui-ci s'effectuant de manière inégale.

Au milieu du siècle dernier, alors que seule l'Angleterre connaissait la phase réelle, cela suffisait pour que notre doctrine exprime la possibilité de la révolution communiste.

Cette possibilité d'une révolution communiste pure se généralise en Europe Occidentale à partir de 1871. L'échec de la grande vague révolutionnaire de 1917-26 et l'immense possibilité de renforcement du MPC que la défaite impliquait, ont permis l'approfondissement et la généralisation de la phase réelle ainsi que l'adéquation des superstructures à la base matérielle.

Aujourd'hui, surtout après la deuxième guerre mondiale qui a assuré une nouvelle expansion du MPC, et les luttes des peuples colonisés pour leur émancipation (bourgeoise), on peut dire que la phase de soumission réelle prédomine au niveau mondial, tout en maintenant les aires dites "sous-développées" au niveau de la phase de soumission formelle (production de plus-value absolue) (1). Les mécanismes de ce qu'on a appelé "l'impérialisme", et qui sont les mécanismes du marché mondial à l'époque de la soumission réelle du travail au capital, sont utilisés pour maintenir des continents entiers (Amérique Latine, Afrique, Asie...) sous la coupe des pays parvenus à la phase de soumission réelle (USA, Europe, Japon, URSS, et dans une plus faible mesure Chine), et empêcher par tous les moyens l'accession de ces pays à la pleine soumission réelle du travail au capital (alors qu'ils y arrivent potentiellement), accession qui signifierait le bouleversement complet de la division internationale du travail actuelle, le bouleversement du marché mondial.

Mais dialectiquement, le propre mouvement de la base matérielle et le développement des forces productives imposent ce passage, et ceci est une des causes de l'instabilité et de la tension grandissantes à l'échelle mondiale. En même temps s'annonce le retour de la crise catastrophique, et avec elle de la révolution prolétarienne dirigée par un parti communiste mondial, pour abattre définitivement le MPC. Un des éléments fondamentaux pour comprendre ce qu'est "l'impérialisme" est de comprendre comment les propres organes de la phase réelle (science et technologie, Etat moderne, classes moyennes etc...) sont utilisées dans les aires dominées, non pas pour favoriser le passage à la phase de soumission réelle, mais pour empêcher celui-ci à tout prix. Lorsque le PCI (programme communiste), prétend que l'Amérique Latine aujourd'hui, c'est la France de 1848, il ne fait que prouver sa dégénérescence et son imbécillité.

Les communistes ne pourront affronter avec succès le grand tourbillon qui les jettera la tête la première dans l'action, que si s'approfondit, qualitativement et quantitativement, la dure tâche de restauration du programme communiste.

(1) Nous reviendrons sur cette question cruciale pour le mouvement prolétarien dans un futur numéro consacré à l'impérialisme.

Sans théorie révolutionnaire, pas d'action révolutionnaire, et malheur à ceux qui partent à la guerre avec des armes de fortune, bricolées et rafistolées. Demain, le prolétariat aura besoin de la totalité de son programme invariant pour vaincre dans la lutte titanesque qui l'opposera, une nouvelle et dernière fois, au monstre capitaliste.

A l'heure actuelle, où seulement les premiers symptômes du mouvement à venir se manifestent, il est d'une importance primordiale de continuer avec rigueur et fermeté l'oeuvre de restauration. Il faut notamment restaurer la théorie des crises et des cycles (ceci sera entamé dès le prochain numéro). Marx a toujours insisté sur le fait que la crise du capital n'est pas permanente, elle est cyclique. A l'heure actuelle (depuis 1945) les cycles sont de 6 ans environ : 1951, 1957, 1963, 1969, 1975 (1). Tout semble indiquer, comme nous l'avons déjà affirmé dans notre numéro 2 (Mai 77, p.25) que 1981 marquera de nouveau le point le plus bas d'un cycle, avec une crise encore plus grave que celle de 74-75, et qui ouvrira une ère de grandes luttes sociales, violentes, partout dans le monde.

Notre liaison concrète avec le mouvement réel, réside dans notre seule capacité à défendre de manière intransigeante et avec la plus grande fermeté et rigueur théorique, le programme communiste invariant, dont la mise en lumière ne peut pas être demandée aux faibles lueurs de l'actualité d'aujourd'hui, mais à la clarté flamboyante de la révolution de demain.

"Crise est la théorie, mais vert est l'arbre de la vie."

(Lénine)

(1) Monsieur Dangeville, traducteur chez Maspero, qui a l'indéniable talent "d'expliquer" au moyen d'un tas de notes et de préfaces des textes qu'il n'a pas compris ou qu'il a reniés, et le culot hypocrite de respecter "l'anonymat" de Bordiga en bousillant ses textes, possède en outre à la perfection l'art du mensonge, lorsqu'il affirme (cf. préface à "La Crise", 10/18 p.39) qu'il est conforme à la théorie de Marx que les cycles se soient allongés pour être désormais de 30 ans (1945-1975 : pour Dangeville la crise catastrophique a déjà eu lieu), alors que Marx a toujours affirmé que les cycles iraient en se raccourcissant.

1. L'ACCUMULATION DU CAPITAL AU COURS DES DEUX PHASES HISTORIQUES DU MODE DE PRODUCTION CAPITALISTE.

1.1. Introduction.

1.1.1. Une des contre-thèses classiques que notre mouvement a toujours combattu est que la situation du prolétariat s'améliore dans la mesure où le capital accroit sa domination sur la société et en finit ainsi avec la "misère du 19^e siècle". Dans les pays où la phase de soumission réelle du travail au capital s'est imposée, les conditions de vie de la classe ouvrière s'amélioreraient, éloignant ainsi le spectre d'une révolution communiste, tandis que la généralisation du salariat, l'apparition progressive de classes intermédiaires atténueraient graduellement les antagonismes entre les classes. C'est sur ces mêmes présupposés que prennent appui le réformisme et le révisionnisme.

A cela le communisme répond :

" L'ouvrier moderne au contraire, au lieu de s'élever avec les progrès de l'industrie, descend toujours plus-bas, au-dessous des conditions de sa propre classe. L'ouvrier se transforme en pauvre, et le paupérisme se développe encore plus vite que la population et la richesse." (Marx)

1.1.2. Avec le capital se réalise la fusion du mouvement de l'autonomisation de la valeur et de celui de l'expropriation des hommes. Ce dernier dans les débuts du XVI^e siècle en Angleterre, prend la forme aigue de la dissolution des suites féodales et de l'expropriation violente de la population campagnarde. Ainsi surgit une masse d'individus sans aucun lien avec la terre ni avec quelque moyen de production que ce soit. Cette masse qui forme la base de la classe salariée ne pouvait pas être d'emblée absorbée par la manufacture naissante aussi rapidement qu'elle devenait disponible. La conséquence de tout ceci fut le surgissement d'un grand nombre de mendiants, vagabonds, voleurs etc... qui refusaient l'embauchement salarié et contre lesquels l'Etat bourgeois utilisa la violence et la terreur afin de les soumettre de force à la discipline du capital.

Ainsi surgit dans l'histoire une classe sans réserve, qui est obligée de vendre sa force de travail pour pouvoir subsister, en se soumettant aux exigences du capital. Le travail de cette classe prend nécessairement la forme de travail salarié. Pour pouvoir reproduire sa force de travail l'ouvrier est obligé de consommer au jour le jour ses moyens de subsistance et par conséquent de renouveler sans cesse le contrat qui le lie au possesseur des moyens de production.

La généralisation du salariat (qui, à l'origine coïncide avec la généralisation du prolétariat), jette dans la misère une partie croissante de l'humanité. Le prolétaire est un "sans réserve" car il perd tout lien communautaire avec la terre et les moyens de production. Le prolétaire est totalement privé de la Gemeinwesen (communauté) humaine. Dans ce sens la classe prolétarienne est plus misérable que les autres classes exploitées au cours de l'histoire. L'esclave et le serf, par exemple, font parties de conditions objectives de la production et donc ne se posent pas en face d'elles comme travailleurs libres, dépouillés de tout, sans réserve. La classe sans réserve est misérable, parceque misère signifie perte totale de l'être humain, précarité accrue des conditions d'existence, absence de "réserves économiques destinées à la consommation en cas de besoin. Le prolétaire c'est le miséreux, c'est-à-dire le sans propriété, le sans-réserve et non le mal payé." (Battaglia Comunista N°37-1949)

Etre sans réserve signifie également se trouver tout à fait démunie face aux phénomènes sociaux inhérents au MPC (crises, guerres etc...) et

aux phénomènes naturels (cataclysmes etc...) On ne peut pas considérer la misère sous le seul angle quantitatif; ce n'est pas la quantité de biens mis à la disposition de l'ouvrier qui définit l'étendue plus ou moins grande de sa misère, mais celle-ci s'exprime qualitativement : d'emblée le prolétaire est misérable car dépouillé de toute humanité. Ce qui importe donc c'est sa position sociale de prolétaire.

" Ce n'est pas la possession de tant de terre ou de tant d'argent, mais le commandement sur le travail qui distingue les riches des pauvres." (Marx - Grundrisse)

1.2 Phase de soumission formelle du travail au capital : paupérisation absolue.

Avec l'accumulation primitive, le capital vide les bourses, les maisons les champs, les boutiques, précipite les grandes masses dans la misère en en faisant des pauper, des sans-réserve, des non-possédants, dont le nombre va croissant. Une des premières conditions pour que s'établisse le capital est d'arracher sa réserve au travailleur.

Ainsi se forme la classe prolétarienne déjà dépouillée de son être humain dans la phase de soumission formelle, étrangère à elle-même, faisant de son activité un tourment, et de sa vie un sacrifice, ne possédant rien d'autre que sa force de travail, qu'elle est obligée de vendre pour pouvoir s'objectiver.

Toutefois, au cours de la phase de soumission formelle, le prolétariat garde encore certaines caractéristiques du passé, qui ne font pas encore de lui le prolétariat moderne. Le début de la phase de soumission formelle (son établissement à travers l'accumulation primitive), est encore le moment de la généralisation de ce dépouillement.

" La bourgeoisie commence avec un prolétariat qui lui-même est un reste du prolétariat des temps féodaux. Dans le cours de son développement historique, la bourgeoisie développe nécessairement son caractère antagoniste, qui à son début se trouve être plus ou moins déguisé, qui n'existe qu'à l'état latent. A mesure que la bourgeoisie se développe, il se développe dans son sein un nouveau prolétariat, un prolétariat moderne : il se développe une lutte entre la classe prolétaire et la classe bourgeoise, lutte qui, avant d'être sentie des deux cotés, aperçue, appréciée, comprise, avouée et hautement proclamée, ne se manifeste préalablement que par des conflits partiels et momentanés, par des faits subversifs."

(Misère de la philosophie, ES, p.131)

1.2.2. Au cours de la première phase de la vie du capital, celui-ci hérite d'un procès de travail inchangé par rapport aux formes de production antérieures. Dans l'atelier, la force de travail n'agit pas encore réellement comme travailleur collectif. Dès le début, le MPC remplit un rôle socialisateur, en réunissant moyens de production et forces de travail autrefois séparés, ce qui favorise une hausse de la productivité. Mais ce saut qualitatif ne s'effectue que par la concentration, la réunion d'éléments autrefois séparés. Il n'y a pas encore une combinaison propre à l'ordre capitaliste. Ce n'est que dans la phase de soumission réelle que le procès de travail va être bouleversé pour laisser la place à une technologie spécifiquement capitaliste. Le capital décompose l'ancien procès de travail (division du travail), mais ne réalise pas encore la combinaison des travaux selon sa propre logique, et la réunion de ceux-ci dans un être collectif. Le procès de travail garde encore, dans la phase de soumission formelle, l'empreinte des forces de travail individuelles (habileté, adresse, qualification, savoir-faire, métier...) et le capital ne peut pas encore en faire totalement abstraction. En ce sens, la réalisation de l'ouvrier collectif face au capital, n'est pas encore achevée. C'est seulement avec l'introduction du machinisme, dans la phase de soumission réelle, que le capital parviendra à détruire les derniers vestiges de la qualité de la

force de travail, et à unifier réellement celle-ci, en forgeant une division objective du travail, spécifiquement capitaliste, dont l'élément principal est la machine et non le sujet travailleur. De même, la séparation entre le travail agricole et le travail industriel, séparation dont la condition est la rupture totale des liens de l'homme avec la terre, n'est pas encore achevée au début de la phase de soumission formelle du travail au capital.

" Nous n'avons pas besoin de rappeler que les grands progrès de la division du travail ont commencé en Angleterre après l'invention des machines. Ainsi les tisserands et les fileurs étaient pour la plupart des paysans tels qu'on en rencontre dans les pays arriérés. L'invention des machines a achevé de séparer l'industrie manufacturière de l'industrie agricole. Le tisserand et le fileur, réunis naguère dans une seule famille, furent séparés par la machine."

(Misère de la philosophie. p.146 ES)

1.2.3. Dans "La Situation de la classe laborieuse en Angleterre", Engels a décrit la situation patriarcale dans laquelle vivaient ces ouvriers de l'industrie campagnarde, dans les débuts de leur soumission au capital, alors que celui-ci n'avait pas encore réalisé le dépouillement intégral de leurs qualités, de leur savoir pratique, de leur culture, et ne les avaient pas encore entièrement entraînés dans le grand tourbillon historique des bouleversements successifs du MPC.

" Autrefois, l'industrie rurale à domicile, associée à la culture d'un jardin et d'un champ était, du moins dans les pays se développant industriellement, la base d'une situation matériellement supportable et par endroits aisés de la classe laborieuse, mais également la raison de sa nullité intellectuelle et politique."

(Engels - La question du logement p.17, soul.p/ns)

Ainsi la situation de ces travailleurs (situation que seuls des réactionnaires comme Proudhon pouvaient espérer retrouver), de même que celle du journalier agricole aux 16^e et 17^e siècles (cf. A.Smith, cité par Marx dans Théories sur la Plus-Value p.265 t.2) pouvait coïncider avec la sauvegarde d'une certaine réserve : une maison, un petit jardin potager, autant d'herbe qu'il en faut pour nourrir une vache, et peut-être un acre ou deux de mauvaise terre labourable.

1.2.4. La définition du prolétaire comme un sans-réserve dérive nécessairement de son caractère de salarié. Le salaire est destiné à être dépensé, et qu'il soit haut ou bas, il n'empêche qu'il est l'expression du dénouement absolu, dans lequel se trouve le travailleur dans la société capitaliste. Ce dénuement et cette misère ne font que s'accroître, dans la mesure où l'accumulation du capital n'a pour résultat que de reproduire toujours plus la séparation de la société entre propriétaires des moyens de production, de consommation et d'échange, et classe sans-réserve, force de travail subjective, dépouillée de ses conditions d'objectivation.

" Cependant, les circonstances plus ou moins favorables au milieu desquelles la classe ouvrière se reproduit et se multiplie ne changent rien au caractère fondamental de la reproduction capitaliste. De même que la reproduction simple ramène constamment le même rapport social - capitalisme et salariat -, ainsi l'accumulation ne fait que reproduire ce rapport sur une échelle également progressive, avec plus de capitalistes (ou de plus gros capitalistes) d'un côté, plus de salariés de l'autre. La reproduction du capital renferme celle de son grand instrument de mise en valeur, la force de travail. Accumulation du capital est donc en même temps accroissement du prolétariat." (Capital I, 7, chap XXV)

"Misère", dans notre vocabulaire programmatique rigoureux, ne signifie pas bas salaire, cela signifie que la force vive du prolétariat, la force productive de l'espèce humaine se retourne sans cesse contre lui pour l'

exploiter. Dans la phase de soumission formelle, où le MPC gagne encore en extension il peut arriver que le taux de salaire soit favorable à l'ouvrier (au 15^e siècle par exemple, et dans la première moitié du 18^e), mais cela n'enlève rien au caractère de la production capitaliste, et ne peut pas aller au-delà de certaines limites.

" Dans l'état de l'accumulation, tel que nous venons de le supposer, et c'est son état le plus propice aux ouvriers, leur dépendance revêt des formes tolérables, ou, comme dit Eden, des formes "aisées et libérales". Au lieu de gagner en intensité, l'exploitation et la domination capitalistes gagnent simplement en extension à mesure que s'accroît le capital, et avec lui le nombre de ses sujets. Alors il revient à ceux-ci, sous forme de payement, une plus forte portion de leur propre produit net, toujours grossissant et progressivement capitalisé en sorte qu'ils se trouvent à même d'élargir le cercle de leurs jouissances, de se mieux nourrir, vêtir, meubler etc... et de former de petites réserves d'argent. Mais si un meilleur traitement une nourriture plus abondante, des vêtements plus propres et un surcroît de pécule ne font pas tomber les chaînes de l'esclavage, il en est de même de celles du salariat. Le mouvement ascendant imprimé aux prix du travail par l'accumulation du capital prouve, au contraire, que la chaîne d'or, à laquelle le capitaliste tient le salarié rivé et que celui-ci ne cesse de forger, s'est déjà assez allongée pour permettre un relâchement de tension.

Dans les controverses économiques sur ce sujet, on a oublié le point principal : le caractère spécifique de la production capitaliste. Là, en effet, la force ouvrière ne s'achète pas dans le but de satisfaire directement, par son service ou son produit, les besoins personnels de l'acheteur. Ce que celui-ci se propose, c'est de s'enrichir en faisant valoir son capital, en produisant des marchandises où il fixe plus de travail qu'il n'en paye et dont la vente réalise donc une portion de valeur qui ne lui a rien coûté. Fabriquer de la plus-value, telle est la loi absolue de ce mode de production. La force ouvrière ne reste donc vendable qu'autant qu'elle conserve les moyens de production comme capital et qu'elle crée au capitaliste, par-dessus le marché, et un fonds de consommation et un surplus de capital. Qu'elles soient peu ou prou favorables, les conditions de la vente de la force ouvrière impliquent la nécessité de sa revente continue et la reproduction progressive de la richesse capitaliste. Il est de la nature du salaire de mettre toujours en mouvement un certain quantum de travail gratuit. L'augmentation du salaire n'indique donc au mieux qu'une diminution relative du travail gratuit que doit fournir l'ouvrier; mais cette diminution ne peut jamais aller loin pour porter préjudice au système capitaliste."

(Capital I, 7, XXV)

1.2.5. Durant la phase de soumission formelle du travail au capital, celui-ci n'a que deux possibilités pour empêcher cette "diminution relative du travail gratuit que doit fournir l'ouvrier", dont parle Marx : soit diminuer le salaire en abaissant le prix de la force de travail au-dessous de sa valeur, soit allonger la journée de travail. (Comme nous l'avons vu -Cf. N°5-, dans la phase formelle la valorisation du capital repose principalement sur l'extorsion de plus-value absolue.) Dans les deux cas, le rôle de l'Etat est primordial. Celui-ci fixe le maximum du salaire, et tente de reculer les limites de la journée de travail. Il s'efforce également de constituer et de maintenir une surpopulation absolue, afin de faire pression sur le salaire de la classe ouvrière. Dans la phase de soumission formelle, le capital ne dispose pas encore d'une technologie spécifique favorisant la baisse de la valeur de la force de travail. Aussi cette valeur est-elle relativement fixe dans cette phase, étant donné que le seul véritable moyen pour abaisser la valeur de la force de travail est

de modifier les éléments constitutifs nécessaires à la reproduction de la force de travail. Ainsi le capital substitue-t-il des ingrédients moins coûteux et de plus mauvaise qualité à ceux consommés auparavant par la classe ouvrière. En ce qui concerne l'alimentation, cela se vérifie avec la question de l'aliment de base. Celui-ci devient végétal avec l'établissement du MPC (cf. CouC N°6), et au cours de la phase de soumission formelle, la consommation de viande et des produits animaux en général subit une baisse violente (elle a été divisée par 7 en Allemagne au cours des 16° et 17° siècles) - cf. aussi l'introduction de la pomme de terre dans l'alimentation-.

Etant donné que cet abaissement de la valeur de la force de travail rencontre néanmoins des limites, le capital recourt à l'allongement de la journée de travail, pour augmenter le taux et la masse de la plus-value. Toutefois, pour ce faire, le capital rencontre des limites naturelles et sociales, ne disposant pas encore du machinisme, pour imposer pleinement sa domination sur la classe ouvrière.

En outre, le capital s'efforce d'abaisser le prix de la force de travail (salaire) au-dessous de la valeur de celle-ci.

L'abaissement du salaire au-dessous de la valeur de la force de travail, joint à la tendance à l'abaissement de cette même valeur, par la modification des éléments qui assurent la reproduction de la force de travail, concourent à abaisser le salaire réel. La dégradation de son niveau de vie, qui entrave la reproduction normale de la force de travail du prolétariat, et l'usure excessive due à l'allongement de la journée de travail impliquent que le prolétariat soit réduit à une paupérisation absolue. Il peut même arriver que le salaire tombe en-dessous du minimum physiologique, empêchant le renouvellement des générations ouvrières, et menaçant l'existence même de la classe et de sa descendance. Si, dans la phase formelle proprement dite, le capital rencontre encore des limites pour réaliser pleinement ces tendances, elles disparaissent avec le début de la phase réelle, (lorsque celle-ci se caractérise par l'accroissement de la productivité et l'allongement de la journée de travail : augmentation simultanée de la plus-value absolue et de la plus-value relative) -cf. N°5 p.35-

1.3. La surpopulation absolue.

1.3.1. Marx a montré, contre Malthus, et conformément à la dialectique de l'histoire, qu'il n'existe pas de loi universelle de la population, mais que chaque époque historique possède sa loi de population. Le capital a besoin d'une population en excédent pour faire pression sur les salaires et assurer son procès d'accumulation, mais cette population en surplus ne prend pas la même forme dans les deux phases de la production capitaliste. Dans la phase de soumission formelle du travail au capital, il existe une surpopulation absolue, car elle provient d'un accroissement positif de la population ouvrière, dépassant les limites de la richesse en voie d'accumulation. L'accroissement de la population ouvrière est plus rapide que celui de la demande de force de travail nécessaire à l'accumulation. Cet accroissement de la population ouvrière n'est pas réductible au seul facteur de l'accroissement naturel de la population; il faut prendre en compte également : l'afflux de population provenant des formes de production pré-capitalistes détruites par le capital au cours de son mouvement; les mouvements migratoires entre les nations, l'excédent de l'immigration par rapport à l'émigration ouvrières alimentant la surpopulation; les variations du nombre des classes d'âge admises à vendre leur force de travail (par exemple variations dans l'âge de la scolarité, la durée du service militaire, l'âge de la retraite.)

Cette surpopulation fait pression sur les salaires, mais le capital a du mal à maintenir cette pression de manière permanente. C'est l'une des limites dont nous avons parlé plus haut, et qui permet à la classe ouvrière, dans certaines conditions favorables, d'élever son salaire réel. Lorsque le rythme de l'accumulation est rapide et entraîne un accroissement de la demande de force de travail, plus rapide que l'offre, la surpopulation diminue et les

salaires auront tendance à s'élever. Ce cas se rencontre d'autant plus dans la phase formelle que le taux d'accumulation y est élevé, son rythme rapide, étant donné que le taux de profit est élevé, et coïncide avec le taux de plus-value. Comme dans cette phase le capital accumulé consiste presque exclusivement en capital variable, la demande de population ouvrière est d'autant plus importante.

Ce mouvement cyclique se poursuit ainsi : l'élévation des salaires réagit à son tour sur le taux de profit en le diminuant et par conséquent le rythme de l'accumulation se ralentit jusqu'à ce que la demande de force de travail redevenue supérieure à l'offre, se gonfle de nouveau la surpopulation absolue rétablissant la pression sur les salaires.

" Tantôt c'est un excès en capital, provenant de l'accumulation accélérée, qui rend le travail offert relativement insuffisant et tend par conséquent à en élever le prix. Tantôt c'est un ralentissement de l'accumulation qui rend le travail offert relativement surabondant et en déprime le prix.

Le mouvement d'expansion et de contraction du capital en voie d'accumulation produit donc alternativement l'insuffisance ou la surabondance relatives du travail offert, mais ce n'est ni un décroissement absolu ou proportionnel du chiffre de la population ouvrière qui rend le capital surabondant dans le premier cas, ni un accroissement absolu ou proportionnel du chiffre de la population ouvrière qui rend le capital insuffisant dans l'autre.

(...)

Le rapport entre l'accumulation du capital et le taux de salaire n'est que le rapport entre le travail gratuit, converti en capital, et le supplément de travail payé qu'exige ce capital additionnel pour être mis en oeuvre. Ce n'est donc point du tout un rapport entre deux termes indépendants l'un de l'autre, à savoir, d'un côté la grandeur du capital, et de l'autre, le chiffre de la population ouvrière, mais ce n'est en dernière analyse qu'un rapport entre le travail gratuit et le travail payé de la même population ouvrière. Si le quantum de travail gratuit que la classe ouvrière rend, et que la classe capitaliste accumule, s'accroît assez rapidement pour que sa conversion en capital additionnel nécessite un supplément extraordinaire de travail payé, le salaire monte et, toutes autres circonstances restant les mêmes, le travail gratuit diminue proportionnellement. Mais, dès que cette diminution touche au point où le surtravail, qui nourrit le capital, ne paraît plus offert en quantité normale, une réaction survient, une moindre partie du revenu se capitalise, l'accumulation se ralentit et le mouvement ascendant du salaire subit un contrecoup. Le prix du travail ne peut donc jamais s'élever qu'entre des limites qui laissent intactes les bases du système capitaliste et en assurent la reproduction sur une échelle progressive."

(Capital I, 7 XXV Pléiade p.1131)

Les docteurs Purgon qui se penchent au chevet du capitalisme moderne croient apporter des solutions définitives au problème du "chômage", alors qu'ils ne prennent en compte que les aspects relevant de la surpopulation absolue. La baisse de la natalité, en même temps qu'elle provoque les pleurs natalistes, apporte l'espoir d'une résorption des couches en quête d'emploi. Les ignobles attaques de toutes les putains de la droite, de la gauche ou du milieu contre la frange immigrée du prolétariat, vont également dans ce sens. Les charognes se partagent le travail, les uns prenant des mesures d'expulsion les autres (PCF) réclamant la fermeture des frontières. Le capital peut bien vivre dans l'illusion que ces mesures contribueront à "résorber définitivement" le "chômage", il n'empêche que les dures attaques qu'il mène contre la classe ouvrière ne lui feront pas faire par la suite l'économie d'attaques encore plus dures et terribles, et même ainsi, il ne pourra éviter le retour de la crise catastrophique.

1.4. Le passage de la phase de soumission formelle à la phase de soumission réelle du travail au capital.

1.4.1. Au cours de ce passage historique s'accroît l'exploitation que subit le prolétariat, et donc la misère de celui-ci. Dans ce passage, qui correspond à l'introduction du machinisme, et que Marx a appelé la "lune de miel" du capital, celui-ci se jette dans une exploitation effrénée du prolétariat. La machine est le moyen le plus efficace pour discipliner et embriquer le travailleur, pour déqualifier la force de travail, pour incarner la puissance du capital face à l'ouvrier. Le résultat de l'introduction des machines sur une large échelle fut d'entraîner dans la production les femmes et les enfants, afin qu'ils deviennent les appendices de la machine. En ce qui concerne le salaire, cela implique que là où auparavant une personne, le chef de famille, en sustentait 4 ou 5, désormais il faut le salaire de 4 ou 5 personnes pour faire vivre la famille.

" En rendant superflue la force musculaire, la machine permet d'employer des ouvriers sans grande force musculaire, mais dont les membres sont d'autant plus souples qu'ils sont moins développés. Quant le capital s'empara de la machine, son cri fut : du travail de femmes, du travail d'enfants ! Ce moyen puissant de diminuer le labeur de l'homme se changea aussitôt en moyen d'augmenter le nombre des salariés; il courba tous les membres de la famille, sans distinction d'âge et de sexe, sous le bâton du capital. Le travail forcé pour le capital usurpa la place des jeux de l'enfance et du travail libre pour l'entretien de la famille et le support économique des moeurs de famille était ce travail domestique.

La valeur de la force de travail était déterminée par les frais d'entretien de l'ouvrier et de sa famille. En jetant la famille sur le marché, en distribuant ainsi sur plusieurs forces la valeur d'une seule, la machine la déprécie. Il se peut que les quatre forces, par exemple qu'une famille ouvrière vend maintenant, lui rapportent plus que jadis la seule force de son chef; mais aussi quatre journées de travail en ont remplacé une seule, et leur prix a baissé en proportion de l'excès du surtravail de quatre sur le surtravail d'un seul. Il faut maintenant que quatre personnes fournissent, non seulement du travail, mais encore du travail extra au capital, afin qu'une seule famille vive. C'est ainsi que la machine, en augmentant la matière humaine exploitable, élève en même temps le degré d'exploitation."

(Capital I, 3, XV Pléiade t.1 p.940)

1.4.2. Au cours de ce passage, le capital n'imposa aucune limite à l'effrayante dégradation des conditions de vie de la classe ouvrière. Dans son extraordinaire soif de plus-value, le capital combinait l'extraction de plus-value relative, avec celle de plus-value absolue, allongeant démesurément la journée de travail, confondant la nuit et le jour etc... En même temps, le MPC achève de détruire les derniers vestiges de vie patriarcale pour les ouvriers, en concentrant ceux-ci en grandes masses dans les villes.

" Pour saisir la liaison intime entre la faim qui torture les couches les plus travailleuses de la société et l'accumulation capitaliste, avec son corollaire, la surconsommation grossière ou raffinée des riches, il faut connaître les lois économiques. Il en est tout autrement dès qu'il s'agit des conditions du domicile. Tout observateur désintéressé voit parfaitement que, plus les moyens de production se concentrent sur une grande échelle, plus les travailleurs s'agglomèrent dans un espace étroit; que, plus l'accumulation est rapide, plus les habitations ouvrières deviennent misérables. Il est évident, en effet, que les améliorations et embellissements (improvements) des villes - conséquence de l'accroissement de la richesse, - tels que démolition des quartiers mal bâtis, construction de palais pour banques, entrepôts etc..., élargissement des rues pour la circulation commerciale et les carrosses de luxe, établissement de voies ferrées à l'intérieur

etc., chassent toujours les pauvres dans des coins et recoins de plus en plus insalubres. Chacun sait, d'autre part, que la cherté des habitations est en raison inverse de leur bon état, et que les mines de la misère sont exploitées par la spéculation avec plus de profit et à moins de frais que ne le furent jamais celles du Potosi."

(Capital I, 7, XXV)

Ce ne sont pas seulement les conditions de logement (1) qui empirent au fur et à mesure de l'arrivée dans les villes industrielles d'une masse de matériel humain exploitable, mais aussi toutes les conditions de reproduction de la force de travail : vêtements, nourriture etc... Marx décrit longuement dans le livre I du Capital les falsifications des aliments tels que le pain. Dans la phase de soumission réelle parvenue à maturité, la même falsification s'effectue, mais à une grande échelle et grâce aux services de la chimie; le pain et les autres aliments ne regorgent en principe plus de cancrelats, de poussière, fragments de bois et autres saletés, mais de substances toxiques, cancérogènes etc.. Comme tout le reste, dans la phase de soumission réelle, la misère même est mystifiée. La noirceur de la misère s'est parée des couleurs de la science.

1.4.3. Comme nous l'avons vu dans le N°5, le plein établissement de la phase de soumission réelle, et le processus de paupérisation relative qui lui est inhérent n'apparaissent tout à fait que lorsque la lutte acharnée de la classe ouvrière pour sauvegarder son existence physique de classe (menacée à un point tel que même l'intérêt du capital appelait à sa préservation) imposa la réduction de la journée de travail. Dès lors le capital se rue sur la production de plus-value relative, en combinant l'accroissement de l'intensité et de la productivité du travail.

1.5. Phase de soumission réelle : paupérisation relative.

Avec le développement de l'être-capital, la classe ouvrière dans son ensemble (le travail est devenu une force collective sociale) subit le joug d'un monstre animé, qu'elle contribue à renforcer sans cesse et face auquel elle se trouve de plus en plus démunie. La position sociale de la classe ouvrière se dégrade toujours plus en relation à celle de la classe capitaliste (et de ses valets), et de la puissance du monstre impersonnel capitaliste.

" 1. la perpétuation des conditions de travail en tant que propriété d'autrui perpétue sa situation de salarié, et donc son sort, consistant à travailler constamment gratuitement pour une tierce personne pendant une partie de son temps de travail; 2. l'élargissement de ces conditions de production, autrement dit l'accumulation du capital augmente la masse et l'ampleur des classes qui vivent de son surtravail; il détériore sa situation relativement en augmentant la richesse relative du capitaliste et de ses associés, en augmentant en outre son surtravail relatif par la division du travail etc...et en réduisant la part du produit brut qui se résout en salaire; enfin, du fait que les conditions de travail s'amoncellent sous une forme de plus en plus gigantesque, s'affirment toujours plus en tant que puissances sociales, face au travailleur individuel et que, par conséquent, disparaît la possibilité fortuite de s'en emparer, comme dans la petite industrie." (Théories sur la plus-value t.III pp.412-413)

On peut caractériser cette dégradation constante comme pauvreté ou paupérisation "relatives", à condition de bien préciser que le terme "relatif" ne signifie pas la possibilité de diminution de l'antagonisme entre prolétariat et classe capitaliste, mais au contraire accroissement de celui-ci, augmentation de la polarisation de la société. Le débat stalinien sur paupérisation absolue OU relative est une absurdité : dans la phase de soumission formelle du travail au capital, la classe prolétarienne est absolument pauvre face aux

(1) Nous parlerons dans notre prochain numéro consacré à la continuation de la question agraire (partie 4), de la question du logement et de la rente urbaine.

conditions de la production dont elle a été dépouillée et qui lui font face comme une force hostile; dans la phase de soumission réelle du travail au capital se renforce toujours plus le joug sous lequel peine la classe prolétarienne, et augmente la puissance qui l'exploite. C'est en ce sens qu'on peut dire que, bien que la classe prolétarienne soit d'emblée totalement misérable, sa situation par la suite empire relativement; car le capital ne peut survivre qu'en pillant toujours plus les forces créatrices de richesse: le prolétariat, et la nature. La force productive du travail humain se tourne en son contraire.

" La loi selon laquelle une masse toujours plus grande des éléments constituant la richesse peut, grâce au développement continu des pouvoirs collectifs du travail, être mise en oeuvre avec une dépense de force humaine toujours moindre, cette loi qui met l'homme social à même de produire davantage avec moins de labeur, se tourne dans le milieu capitaliste - où ce ne sont pas les moyens de production qui sont au service du travailleur, mais le travailleur qui est au service des moyens de production - en loi contraire, c'est-à-dire que plus le travail gagne en ressources et en puissance, plus il y'a pression des travailleurs sur leurs moyens d'emploi, plus la condition d'existence du salarié, la vente de sa force devient précaire."

(Capital I, 7, XXV)

1.5.2. Les immenses progrès de la productivité et de l'intensité du travail réalisés au cours de la phase de soumission réelle, permettent de mettre une plus grande quantité de marchandises à la disposition de l'ouvrier, c'est-à-dire d'augmenter le salaire réel, tout en abaissant constamment le salaire relatif.

Marx explique, dans "Travail salarié et Capital", ce qu'est le salaire relatif :

" Or ni le salaire nominal, c'est-à-dire la somme d'argent pour laquelle le travailleur se vend au capitaliste, ni le salaire réel, autrement dit la somme de marchandises qu'il peut acheter pour cet argent, n'épuisent les rapports impliqués dans le salaire.

Le salaire est aussi, et avant tout, déterminé par le rapport où il se trouve avec le gain, avec le profit du capitaliste. C'est le salaire proportionnel, relatif.

Le salaire réel exprime le prix du travail par rapport à celui des autres marchandises; le salaire relatif, en revanche, exprime le prix du travail immédiat par rapport à celui du travail accumulé, la valeur proportionnelle du travail salarié et du capital, la valeur changeante de la part respective du capitaliste et du travailleur."

(Pléiade I p.218)

Dans la phase de soumission réelle, compte tenu de la constante augmentation de la productivité et de l'intensité du travail, le salaire relatif a tendance à baisser.

D'autre part, le salaire est le salaire du cycle industriel; en outre, il est valable pour toute la classe, et non pour l'individu isolé. Ce qui veut dire que les améliorations que peut obtenir la classe dans les périodes de prospérité compensent à peine la dégradation de ses conditions de vie dans la phase descendante du cycle. Autrement dit pour que la classe ouvrière puisse obtenir dans la totalité du cycle un salaire équivalent à la valeur de la force de travail, il faudrait que dans les périodes d'expansion elle ait obtenu, au moyen d'une lutte acharnée et grâce à des circonstances favorables, un salaire supérieur à la valeur de la force de travail.

" La première de ces lois (de l'économie NDR), c'est que la concurrence réduit le prix de toute marchandise au minimum de ses frais de production. Ainsi le minimum de salaire est le prix naturel du travail. Et qu'est-ce que le minimum du salaire ? C'est tout juste ce qu'il faut pour faire produire les objets indispensables à la sustentation

./.

de l'ouvrier, pour le mettre en état de se nourrir tant bien que mal et de propager tant soit peu sa race.

Ne croyons pas pour cela que l'ouvrier n'aura que ce minimum de salaire, ne croyons pas, non plus, qu'il aura ce minimum de salaire toujours.

Non, d'après cette loi, la classe ouvrière sera quelquefois plus heureuse. Elle aura parfois plus que le minimum; mais ce surplus ne sera que le supplément de ce qu'elle aura en moins que le minimum, dans le temps de stagnation industrielle. Cela veut dire que, dans un certain laps de temps qui est toujours périodique, dans le cercle que fait l'industrie, en passant par les vicissitudes de prospérité, de surproduction, de stagnation, de crise, en comptant tout ce que la classe ouvrière aura eu de plus ou de moins que le nécessaire, on verra qu'en somme, elle n'aura eu ni plus ni moins que le minimum; cela veut dire que la classe ouvrière ne se sera conservée comme classe après bien de malheurs, de misères et de cadavres laissés sur le champ de bataille industriel. Mais qu'importe ? La classe subsiste toujours et, mieux que cela, elle se sera accrue."

(Discours sur le libre-échange. Pléiade I, p.153)

C'est ainsi qu'évolue au cours du cycle le salaire de la classe dans sa totalité, mais il faut prendre en compte en outre les différences de salaire au sein de la classe. Nous avons montré dans le N°6 les fondements de cette différenciation, qui permet à une partie de la classe ouvrière, son aristocratie, d'obtenir un salaire supérieur à la valeur de la force de travail, tandis que l'autre partie se contente d'un salaire inférieur. L'ensemble de la classe ouvrière ne pouvant vendre sa force de travail à sa valeur (et à fortiori au-dessus) qu'au prix d'une lutte acharnée et toujours recommencée et qui, loin d'être scutenuée par les syndicats devenus organes du capital dans la phase de soumission réelle, est systématiquement entravée par eux. En outre, il ne faut pas oublier que le salaire de la partie active de l'armée industrielle doit être divisé par la totalité de l'armée industrielle, c'est-à-dire en incluant l'armée de réserve.

1.6. La surpopulation relative.

1.6.1. Sur la base de la production capitaliste parvenue à maturité, va apparaître une surpopulation qualifiée de relative, car elle provient de ce qu'une partie de la population ouvrière est libérée par le propre mouvement du capital, ce qui permet à celui-ci de se passer d'une masse plus ou moins grande de prolétaires, et de s'en servir pour faire pression sur les salaires de l'ensemble de la classe.

" La demande de travail effective étant réglée non seulement par la grandeur du capital variable déjà mis en oeuvre, mais encore par la moyenne de son accroissement continu, l'offre de travail reste normale tant qu'elle suit ce mouvement. Mais, quand le capital variable descend à une moyenne d'accroissement inférieure la même offre de travail qui était jusque-là normale devient désormais anormale, surabondante, de sorte qu'une fraction plus ou moins considérable de la classe salariée, ayant cessé d'être nécessaire pour la mise en valeur du capital, et perdu sa raison d'être, est maintenant devenue superflue, surnuméraire. Comme ce jeu continue à se répéter avec la marche ascendante de l'accumulation, celle-ci traîne à sa suite une surpopulation croissante. La loi de la décroissance proportionnelle du capital variable et de la diminution correspondante dans la demande de travail relative, a donc pour corollaires l'accroissement absolu du capital variable, et l'augmentation absolue de la demande de travail suivant une proportion décroissante, et enfin pour complément : la production d'une surpopulation relative. Nous l'appelons "relative", parcequ'elle provient, non d'un accroissement positif de population ouvrière qui dépasserait les limites de la richesse en voie d'accumulation, mais, au contraire, d'un accroissement accéléré

ré du capital social qui lui permet de se passer d'une partie plus ou moins considérable de ses manouvriers. Comme cette surpopulation n'existe que par rapport aux besoins momentanés de l'exploitation capitaliste, elle peut s'enfler et se resserrer d'une manière subite.

En produisant l'accumulation du capital, et à mesure qu'elle y réussit, la classe salariée produit donc elle-même les instruments de sa mise en retraite ou de sa métamorphose en surpopulation relative. Voilà la loi de la population qui distingue l'époque capitaliste et correspond à son mode de production particulier. En effet, chacun des modes historiques de la production sociale a aussi sa loi de population propre, loi qui ne s'applique qu'à lui, qui passe avec lui et n'a par conséquent qu'une valeur historique. Une loi de population abstraite et immuable n'existe que pour la plante et l'animal, et encore seulement tant qu'ils ne subissent pas l'influence de l'homme." (Marx, Capital I, 7, XXV)

1.6.2. Ce n'est qu'avec la phase de soumission réelle du travail au capital que ce dernier parvient à maintenir en permanence l'existence d'une armée de réserve industrielle dans laquelle il puise en fonction de ses besoins et des vicissitudes de l'accumulation.

" Si l'accumulation, le progrès de la richesse sur la base capitaliste, produit donc nécessairement une surpopulation ouvrière, celle-ci devient à son tour le levier le plus puissant de l'accumulation, une condition d'existence de la production capitaliste dans son état de développement intégral. Elle forme une armée de réserve industrielle qui appartient au capital d'une manière aussi absolue que s'il l'avait élevée et disciplinée à ses propres frais. Elle fournit à ses besoins de valorisation flottants, et indépendamment de l'accroissement naturel de la population, la matière humaine toujours exploitable et toujours disponible. La présence de cette réserve industrielle, sa rentrée tantôt partielle, tantôt générale, dans le service actif, puis sa reconstitution sur un cadre plus vaste, tout cela se retrouve au fond de la vie accidentée que traverse l'industrie moderne, avec son cycle décennal à peu près régulier - à part des autres secousses irrégulières - de périodes d'activité ordinaire, de production à haute pression, de crise et de stagnation.

Cette marche singulière de l'industrie, que nous ne rencontrons à aucune époque antérieure de l'humanité, était également impossible dans la période d'enfance de la production capitaliste. Alors le progrès technique étant lent et se généralisant plus lentement encore, les changements dans la composition du capital social se firent à peine sentir. En même temps l'extension du marché colonial récemment créé, la multiplication correspondante des besoins et des moyens de les satisfaire, la naissance de nouvelles branches d'industrie actives, avec l'accumulation, la demande de travail. Bien que peu rapide, au point de vue de notre époque, le progrès de l'accumulation vint se heurter aux limites naturelles de la population, et nous verrons plus tard qu'on ne parvint à reculer ces limites qu'à force de coups d'Etat. C'est seulement sous le régime de la grande industrie que la production d'un superflu de population devient un ressort régulier de la production des richesses." (Capital I, 7, XXV)

1.6.3. Un des traits spécifiques de la phase réelle est le développement de la science et son incorporation à la production, principalement au travers du capital fixe. Ainsi, les manifestations puissanciées du propre travail de l'ouvrier se dressent face à lui, incorporées au capital, contribuant à éloigner toujours plus le prolétariat de son être humain. Dans cette phase, le poids du travail mort - capital constant - s'accroît; il en résulte un changement dans la composition organique du capital, celle-ci ayant tendance à hausser. Il s'ensuit qu'une moindre quantité de force de travail est à

même de mettre en mouvement un capital constant identique, voire supérieur. La part du travail vivant dans la valeur créée diminue, par conséquent la croissance du capital constant n'exige pas une augmentation proportionnelle de la classe ouvrière. Tel est le processus par lequel est engendré la surpopulation relative.

1.6.4. Grâce à l'armée de réserve, le capital peut réfréner les prétentions de la classe ouvrière et permettre aux salaires de tomber en-dessous de la valeur de la force de travail. En effet l'existence d'une fraction inoccupée de la classe ouvrière n'implique pas le soulagement de la partie active, mais tout au contraire, le renforcement de son exploitation.

" L'excès de travail imposé à la fraction de la classe salariée qui se trouve en service actif grossit les rangs de la réserve et, en augmentant la pression que la concurrence de la dernière exerce sur la première, force celle-ci à subir plus docilement les ordres du capital (...) La condamnation d'une partie de la classe salariée à l'oisiveté forcée non seulement impose à l'autre un excès de travail qui enrichit des capitalistes individuels, mais du même coup, et au bénéfice de la classe capitaliste, elle maintient l'armée industrielle de réserve en équilibre avec le progrès de l'accumulation."

(Capital I, 7, XXV)

1.6.5. Les formes de la surpopulation relative sont les suivantes :

1°/ Surpopulation fluctuante ou flottante, ouvriers qui entrent et sortent des usines selon l'évolution de la technique et la division du travail différente qui se développe. Il s'agit des ouvriers repoussés par l'augmentation de la composition organique (expulsés tendanciellement du procès de production immédiat), mais qui sont de nouveau embauchés dans les branches en expansion, si bien que "le processus d'attraction l'emporte sur le processus de répulsion" (Marx).

2°/ La forme latente de la surpopulation relative existe lorsque la répulsion de la force de travail n'est pas compensée par une attraction suffisante (c'est le cas de l'agriculture par exemple, lorsque l'on considère les ouvriers industriels qui arrivent de la campagne lorsqu'ils rencontrent des conditions favorables). C'est dans l'agriculture que se manifeste le mieux cette forme latente de la surpopulation relative dans la mesure où l'accumulation du capital y diminue de manière absolue la masse des ouvriers nécessaires.

3°/ Surpopulation stagnante, rarement nécessaire à la grande industrie, travailleurs à domicile, ouvriers des activités marginales dont les salaires sont très bas. Cette forme stagnante se caractérise par le fait qu'elle n'est employée que de manière intermittente, et dans diverses activités (p.ex. saisonniers dans l'agriculture). D'après une récente enquête de l'organe bourgeois "L'Expansion", l'Europe compterait actuellement 10 millions de prolétaires de cette catégorie (dont 2 en France).

4°/ Paupérisme officiel. Il s'agit là d'une dernière catégorie de l'armée de réserve industrielle, qui se divise en trois groupes a) chômeurs chroniques, bien qu'aptés au travail, leur masse varie avec le cycle industriel b) "enfants des pauvres assistés et les orphelins" c) enfin les ouvriers et les ouvrières dont la qualification a été détruite, qui ont été "démonétisés", et dont l'âge est trop élevé, et les "victimes directes de l'industrie" - malades, estropiés, veuves..."

5°/ En dehors de la classe ouvrière, et dans ce qu'on appelle le "lumpen-proletariat" : délinquants, prostituées, ainsi que ceux qui vivent des expédients de toute sorte : vagabonds, mendiants etc... Bien qu'utilisés souvent par la bourgeoisie pour accomplir ses basses besognes, ces éléments peuvent être entraînés à la suite du prolétariat dans le tourbillon de la révolution sociale. (cf. Manifeste)

1.6.6. Comme nous l'avons vu, l'armée de réserve contribue à faire pression sur les salaires de l'ensemble de la classe ouvrière. En outre, son entretien incombe au reste de la classe, ce qui se traduit pour celle-ci par un surcroît d'exploitation. Nous devons ici considérer également un élément important de notre théorie en ce qui concerne le salaire : le salaire global de la classe doit être divisé par l'ensemble de la classe ouvrière (armée active + armée de réserve industrielle). Contrairement à ce qu'affirment les stalinien et autres trotskystes, ce n'est pas une des moindres défaites du prolétariat que de s'être laissé arracher le monopole de l'entretien de son armée de réserve et de ses couches les plus déshéritées. Aux caisses de solidarité, fonds d'assurance etc...pris en charge par les ouvriers eux-mêmes aus travers de leurs syndicats et coopératives ouvrières, a succédé la gestion par l'Etat et les syndicats intégrés au capital, de l'ensemble de ces mécanismes. Ainsi l'Etat-capital possède donc désormais un moyen supplémentaire de contrôler le salaire ouvrier.

1.6.7. L'existence d'une surpopulation relative joue également un rôle parmi les causes qui contrecarrent la baisse du taux de profit. Comme toujours, les mêmes causes qui provoquent la baisse du taux de profit engendrent la possibilité de freiner celle-ci. La hausse de la composition organique, dans le même temps qu'elle engendre la baisse du taux de profit, dégage une surpopulation relative qui contribue à faire pression sur les salaires, à abaisser ceux-ci, et par conséquent à relever le taux de profit. Par ailleurs, il y'a aussi une masse permanente de population disponible pour une accumulation du capital dans de nouvelles branches, et plus particulièrement dans celles qui vont nécessiter une grande masse de travail vivant. Les industries de luxe par exemple, qui se développent avec la phase de soumission réelle et qui vont permettre la consommation des classes moyennes salariées. Le développement de ces branches avec une forte présence de travail vivant (bien que ne produisant pas de plus-value relative directement) contribue également à contrecarrer la baisse du taux de profit. Le gonflement des classes moyennes, caractéristique de la phase de soumission réelle, peut être caractérisé également comme une surpopulation, que l'on peut qualifier d'improductive, et que Marx, qui avait bien prévu ce phénomène, décrivait ainsi :

" La production fondée sur le capital a, de toute nécessité, pour condition la plus grande masse absolue de travail nécessaire, en même temps que la masse relative la plus grande de surtravail. Sa condition essentielle est donc l'accroissement maximal de la population-de la force de travail vivante.

Les conditions du développement des forces productives et des échanges ont pour complément l'accroissement de la population : division du travail, coopération, observation universelle, qui requiert une foule innombrable d'individus, science, et le plus de centres d'échange possibles. Par ailleurs, l'appropriation du surtravail d'autrui suppose l'existence d'une surpopulation inactive, en opposition à la population nécessaire, c'est-à-dire à la population qui représente le travail nécessaire à la production.

En plus de la surpopulation industrielle, liée au capitalistes industriels, le capital a suscité, au cours de son évolution ultérieure, une surpopulation de purs consommateurs. La grande affaire de ces oisifs, c'est de consommer les produits des autres et, comme la consommation d'articles courants a ses limites, il leur faut des produits plus raffinés, en quelque sorte des produits de luxe. Lorsque les économistes parlent de surpopulation, ils n'ont bien sûr, jamais en vue ce surplus d'oisifs. A' contraire, les fanatiques des questions de population considèrent -à juste raison- que cette population est nécessaire...pour la consommation. L'expression de surpopulation vise exclusivement la main-d'oeuvre, c'est-à-dire la population nécessaire. Mais celà ne découle-t-il pas tout logiquement de la nature du capital ?" (Grundrisse t.3 pp.175-176 soul.par nous.)

Cette surpopulation improductive a pour but de réaliser une partie de la plus-value, permettant de différer ainsi la crise de surproduction, en régulant temporairement l'accumulation du capital; ces couches prennent soin également de la vie du capital (activité scientifique, procès de circulation du capital etc...) (1)

Une des mesures de la dictature du prolétariat, mesure qui seule donne tout son sens et sa raison à la réduction de la journée de travail, est celle de la généralisation du travail productif, de l'obligation du travail manuel à tous les membres de la société. C'est à cette seule condition que l'on pourra réduire le travail "à une mesure normale proportionnée à l'âge et au sexe des salariés" (Marx). La dictature du prolétariat bouleversera également la sphère productive capitaliste, 90% de la production étant aujourd'hui parasitaire et anti-sociale, gaspillage éffréné de forces productives humaines.

1.7. La seule richesse humaine, c'est le communisme.

Le propre fait que dans le mode de production capitaliste, l'ensemble des conditions de la production affrontent le travailleur d'une manière hostile et étrangère, montre que le but et le sens de l'activité humaine a été complètement inversé. La vie productive de l'espèce, sa vie générique, est devenue moyen de la vie individuelle.

La machine, ce moyen merveilleux pour réduire le temps de travail nécessaire est le moyen le plus sûr pour y enchaîner le prolétariat. Les forces productives du travail humain développées d'une manière inouïe, au lieu de favoriser l'appropriation de la nature et des richesses humaines; deviennent des moyens de pillage et de destruction de la nature et de l'espèce humaine. Le temps libre de l'humanité, cette richesse qui permettra concrètement, grâce aux mesures énergiques de la dictature du prolétariat, le saut du règne de la nécessité dans celui de la liberté, est actuellement appropriée par les classes moyennes pour être gaspillée. Ainsi, le prix du développement de la richesse humaine en général, est le dépouillement total de la classe prolétarienne, qui représente l'espèce humaine. Pour se réapproprier cette richesse - réapproprier l'être humain, englobé dans la communauté du capital- le prolétariat devra accomplir son oeuvre historique : la révolution communiste mondiale, destruction par la violence et la terreur de la communauté du capital. L'ampleur de cette révolution sera proportionnelle à son retard sur la scène historique, car plus le prolétariat est réellement pauvre, plus l'être humain est potentiellement riche, PLUS EST PROCHE LA REVOLUTION COMMUNISTE AU NIVEAU MONDIAL.

oOo

(1) Nous reviendrons un peu plus en détail sur ces questions dans les thèses consacrées aux classes moyennes (cf. plan dans l'introduction), ainsi que dans une prochaine étude sur la crise qui débutera dans le prochain numéro.

2. LE FÉTICHISME DU CAPITAL.

La question du fétichisme propre au MPC est un moment vital de notre théorie communiste, et non comme l'affirment les imbéciles l'expression de restes idéalistes ou hégéliens au sein de celle-ci. En effet, il ne suffit pas de dévoiler les rapports d'exploitation, il faut encore montrer pourquoi les prolétaires qui s'y trouvent confrontés ne rentrent pas immédiatement en révolte contre eux; il faut montrer sur quoi prennent appui les mystifications et idéologies bourgeoises, si on ne veut pas tomber dans l'explication idéaliste qui ne voit dans le pouvoir de la bourgeoisie que cynisme et tromperie; il faut expliquer la possibilité de phénomènes tels que le réformisme, si l'on ne veut pas tomber dans l'explication par la trahison des chefs. C'est pourquoi nous donnons ci-dessous quelques éléments théoriques afin de voir comment au cours des deux phases du MPC se renforce l'illusion selon laquelle les rapports capitalistes sont des rapports naturels et allant de soi.

2.1. Le fétichisme de la marchandise.

2.1.1. Bien que le fétichisme de la marchandise soit caractéristique de la production marchande simple et de la circulation simple, il constitue le fondement des phénomènes mystificateurs qui s'expriment dans le MPC. C'est d'ailleurs pour cette raison que Marx en traite dès les premiers chapitres de la première section du Livre I du Capital. Dans la mesure où il concerne la circulation simple et donc toute société où s'échangent régulièrement des marchandises, il est faux de considérer le chapitre sur le fétichisme de la marchandise du livre I du capital comme la description de l'extranéisation (aliénation) achevée telle qu'elle se réalise dans le MPC parvenu à maturité. Ce chapitre explique ce qui se produit lorsque la valeur s'impose aux hommes comme régulateur de leur activité. Par conséquent, il contient le noyau de la théorie du fétichisme, car il montre le fondement réel de celui-ci, l'inversion de l'activité humaine dominée par la valeur. Il faut donc le relier à l'ensemble de l'oeuvre communiste pour voir la réalisation de cette inversion, et la domination du prolétariat par le capital.

En même temps qu'il montre le fondement de tout le procès, ce chapitre montre où et comment s'effectuera la critique par les armes du prolétariat et la destruction de tout germe de mystification : dans la destruction de la valeur.

2.1.2. La plupart des théoriciens qui se sont penchés sur ce chapitre à la recherche de l'explication de la mystification achevée du capital, n'ont pas su mettre en évidence le saut qualitatif qui s'effectue avec le passage de la production marchande à la production capitaliste. Ainsi Georg Lukács par exemple, n'a pas su, n'a pas pu rendre compte de ce passage au cours duquel le fétichisme de la marchandise se réalise en fétichisme du capital, et a fortiori à travers les deux phases de la production capitaliste. Cette sous-estimation de la puissance mystificatrice du capital a entre autres conduit Lukács à mettre en avant des thèses illuministes sur la question de la conscience de classe. Malgré une volonté réelle de la part de Lukács d'oeuvrer dans le sens d'une restauration intégrale du programme communiste, la non-jonction entre le mouvement révolutionnaire dans l'aire slave et celui dans l'aire occidentale eut des conséquences terribles sur ce mouvement de réappropriation de la théorie révolutionnaire. D'un côté les "déviation idéalistes" des Korsch, Lukács, Pannekoek etc..., de l'autre le matérialisme bourgeois des Lénine, des Zinoviev, restés prisonniers sur bien des points du scientisme à la Kautsky.

Quant à Isaac Roubine (qui écrit alors que la vague révolutionnaire s'essoufle et que la contre-révolution est sur le point de triompher défini-

tivement, (1) il entretient une confusion systématique entre les livres I et III du 'Capital' et applique purement et simplement les caractéristiques du fétichisme de la marchandise au Mode de Production capitaliste développé. Or la circulation simple n'est pas un stade ni une phase historique, mais désigne méthodologiquement une société composée d'individus propriétaires de leurs moyens de production, dont le but n'est plus la production de valeurs d'usage, mais de valeur d'échange. Ces individus entrent en contact les uns avec les autres par l'échange, le caractère social de leurs travaux est assuré par la médiation de l'échange, et ce caractère social prend la forme d'un rapport entre des choses.

" La découverte scientifique faite plus tard que les produits du travail, en tant que valeurs, sont l'expression pure et simple du travail humain dépensé dans leur production marque une époque dans l'histoire du développement de l'humanité, mais ne dissipe point la fantasmagorie qui fait apparaître le caractère social du travail comme un caractère des choses, des produits eux-mêmes. Ce qui n'est vrai que pour cette forme de production particulière, la production marchande, à savoir, : que le caractère social des travaux les plus divers consiste dans leur égalité comme travail humain, et que ce caractère social spécifique revêt une forme objective, la forme valeur des produits du travail, ce fait, pour l'homme engrené dans les rouages et les rapports de la production des marchandises, paraît, après comme avant la découverte de la nature de la valeur, tout aussi invariable et d'un ordre tout aussi naturel que la forme gazeuse de l'air qui est restée la même après comme avant la découverte de ses éléments chimiques." (Capital I, 1, IV Pléiade t.1 p.608)

2.2. Le fétichisme du capital dans la phase de soumission formelle.

2.2.1. La caractéristique principale de la phase de soumission formelle du travail au capital est que le procès de travail reste identique à ce qu'il était dans les formes de production antérieures, mais il est désormais soumis au procès de valorisation capitaliste.

Déjà dans cette phase s'affirme la nature particulière du MPC comme mode de production où le travailleur est séparé des conditions de la production comme pure force de travail subjective, et les affronte comme capital. Par conséquent déjà le capital apparaît comme condition sine qua non de l'activité productive et celle-ci ne paraît plus émaner de la force de travail vivante.

" Même dans le rapport purement formel - valable en général pour toute la production capitaliste, puisque celle-ci conserve, même dans son plein développement, les caractéristiques de son mode peu évolué - les moyens de production, conditions matérielles du travail, ne sont pas soumis au travailleur, mais c'est lui qui leur est soumis : c'est le capital qui emploie le travail. Dans cette simplicité, ce rapport met en relief la personnification des objets et la réification des personnes." (Chapitre inédit pp.249-250)

Nous avons vu que ce qui caractérisait le fétichisme de la marchandise, c'est qu'un rapport social déterminé entre les hommes prend pour eux l'apparence d'un rapport des choses entre elles. De même, le MPC, c'est-à-dire un rapport déterminé entre les hommes apparaît comme un rapport se nouant entre des objets et des personnes, c'est-à-dire que ce rapport historique et transitoire apparaît comme une propriété sociale naturelle des objets.

Dans le MPC, le prolétariat affronte, sa propre force vitale comme une force hostile et étrangère qui le domine sous forme de capital. Ce procès se manifeste comme réification des personnes et personnification des choses (c'est-à-dire des conditions de la production). Le prolétaire subit

(1) Cf. " Essais sur la théorie de la valeur de Marx", 3^e édition parue à Moscou en 1928.

la domination de choses, et son activité productive, désormais aliénée, renforce constamment le pouvoir de ces choses. Il s'ensuit que toutes les capacités productives de l'homme se transforment en propriétés du capital, et cette réification des personnes s'accompagne dialectiquement de la personification des choses, qui se mettent à agir "comme si elles avaient le diable au corps". Ces choses, investies de l'activité productive humaine paraissent douées de vie.

" L'argent ne peut devenir du capital à moins de s'échanger contre de la force de travail, marchandise vendue par l'ouvrier lui-même! De son côté le travail ne peut apparaître comme travail salarié que si ses propres conditions objectives lui font face comme puissances autonomes, propriété d'autrui, valeur pour soi et en soi, bref, en tant que capital. Par conséquent, lorsque le capital dans son aspect matériel (ou en tant que valeurs d'usage) ne peut se composer que des conditions objectives du travail lui-même, sous son aspect formel, celles-ci doivent s'opposer au travail comme puissances autonomes, étrangères, comme valeur (travail matérialisé) qui se rapporte au travail vivant, comme simple moyen de sa propre conservation et de son propre accroissement." (Chap. inédit. Pléiade II p.432)

2.2.2. Cette situation contradictoire et inversée loin d'apparaître comme telle, et irrationnelle, se présente, grâce au fétichisme du capital, comme le procès normal et naturel de la vie humaine. Le procès d'exploitation, loin d'apparaître immédiatement aux yeux de tous, est mystifié, le capital paraissant lui-même produire de la valeur.

" Intervient également la mystification inhérente au capitalisme : la force de travail, conservatrice de la valeur, apparaît comme la force du capital qui se conserve elle-même, la force de travail, créatrice de la valeur, apparaît comme la force du capital qui se valorise elle-même. Dans l'ensemble, et par définition, le travail matérialisé apparaît comme l'employeur du travail vivant." (id. p.366)

Ce fétichisme se renforce considérablement dans la phase de soumission réelle.

2.3. Le fétichisme du capital dans la phase de soumission réelle.

23.1 Avec cette phase, comme le montre Marx, ce ne sont plus seulement les choses, mais les formes sociales du travail qui affrontent l'ouvrier de manière hostile.

" Mais ce rapport devient encore plus compliqué et apparemment plus mystérieux. Avec le développement du mode de production proprement capitaliste, les choses directement matérielles ne sont pas les seules à se dresser contre le travailleur en tant que "capital". S'opposent à lui également les formes du travail socialement évoluées, telles la coopération, la manufacture (division du travail), la fabrique (le travail socialement organisé sur la base du machinisme) qui sont les formes mêmes du développement du capital, et, par conséquent, les forces productives qui en découlent - la science et les forces naturelles comprises. En fait, l'unité dans la coopération, la coordination dans la division du travail, l'utilisation productive des forces naturelles et de la science aussi bien que des produits du travail dans le machinisme, tout cela prend figure, face aux travailleurs individuels, d'objets étrangers, de purs moyens de travail qui ne dépendent pas d'eux et les dominent, de moyens qui, dans leur forme simple et tangible (matières premières, instruments etc.), sont à leurs yeux des fonctions du capital, donc du capitaliste." (id. p.384-385)

2.3.2. Avec l'apparition d'un procès de travail spécifiquement capitaliste, tel qu'il se forge dans la phase de soumission réelle du travail au capital, le phénomène selon lequel c'est le capital qui apparaît productif et non plus le travail, va trouver une base matérielle adéquate, capable de démul-

tiplier sa puissance. Désormais, avec le machinisme, il y'a tout un fondement matériel (capital fixe), avec lequel s'approfondit la réification. On a adéquation du rapport social (la valeur qui domine le travailleur), et du rapport matériel (technologie spécifiquement capitaliste). Dans le machinisme, le capital devenu monstre animé affronte le travailleur et suge toutes ses forces vitales afin d'accroître l'extorsion de plus-value, tandis que l'ouvrier n'apparaît plus que comme un simple appendice de la machine.

" L'appropriation du travail vivant par le travail matérialisé - de la forme ou de l'activité valorisante par la valeur en soi - est inhérente au concept de capital; elle est posée dans la production mécanique comme le caractère même du processus de production, en fonction des éléments et du mouvement matériels de ce processus. Celui-ci a cessé d'être un processus de travail soumis au travail en tant que facteur unique et dominant. En de nombreux points du système mécanique, le travail apparaît plutôt comme le simple organe conscient de travailleurs individuels vivants. Dispersé, subordonné au processus d'ensemble du machinisme, il est un simple élément d'un système dont l'unité réside non pas dans l'individu, mais dans la machine vivante (active), vue comme un organisme puissant face à l'activité individuelle et insignifiante du travailleur. A travers la machine, le travail matérialisé s'oppose au travail vivant dans le processus du travail lui-même; il est la puissance dominante que représente le capital en tant qu'appropriation du travail vivant. Au surplus, la réalisation du processus de travail comme simple élément de mise en valeur du capital est confirmée matériellement par la transformation de l'outil de travail en machine, et du travail vivant en simple accessoire ou agent de celle-ci." (Grundrisse. Pléiade II p.298)

Le processus d'exploitation qui, dans le MPC, n'est subi, rappelons-le QUE PAR LE PROLETARIAT, prend nécessairement - et ceci aussi bien dans l'une que dans l'autre phase de la production capitaliste - la forme de la réification des personnes et de la personnification des choses. Avec la phase réelle se développe une base matérielle propre à renforcer la réification-personnification. D'autre part ces phénomènes y sont poussés à leur paroxysme car les formes sociales du travail apparaissent comme formes de développement du capital, forces productives du capital. Tous les caractères sociaux que le développement historique capitaliste imprime au travail (coopération, division du travail, ouvrier collectif, machinisme, science etc.) apparaissent comme des qualités inhérentes au capital, et de ce fait, se retournent contre l'ouvrier.

" Les formes sociales de leur propre travail, ou les formes de leur propre travail social, sont tout à fait indépendantes des travailleurs individuels. Soumis au capital, les travailleurs deviennent un élément de ces formes sans que celles-ci leur appartiennent. Elles se présentent à eux comme étant organiques au capital, issues de lui et incorporées en lui, entièrement distinctes de la force de travail isolée des travailleurs. D'une part ce caractère se fait plus réel à mesure que le travail, étant lui-même modifié par ces formes, devient impuissant comme force indépendante, en-dehors de son lien avec le capital au point de voir brisée sa capacité productive autonome, d'autre part à mesure que les conditions dues au développement du machinisme dominant le travail, sur le plan technologique, en même temps qu'elles se substituent à lui, elles l'écrasent et le rendent superflu sous ses formes indépendantes."

(Chapitre inédit)

2.3.3. Tout ce procès apparaissant naturel, le fétichisme du capital est poussé à son comble. Alors que seul le prolétariat est exploité, que lui seul se trouve confronté à cette inversion qui engendre la personnification des choses et la réification des personnes, toutes les classes de la société fétichisent le capital. Ce n'est que comme classe révolutionnaire, qu'

avec sa constitution en parti communiste que le prolétariat peut s'affranchir de ce fétichisme et entrer dans une lutte de classe révolutionnaire consciente contre le capital. La fétichisation du capital par les différentes classes les empêche de voir dans les rapports capitalistes de production autre chose que des rapports naturels, normaux etc.. Ainsi le capital voit-il sa domination préservée. C'est cette réalité aliénée (c'est-à-dire la réalité capitaliste telle qu'elle apparaît comme réalité naturelle) que va théoriser l'idéologie bourgeoise. L'idéologue n'est pas simplement un faussaire, mais il établit, dans le meilleur des cas, des expressions théoriques adéquates à cette réalité aliénée, sans jamais pouvoir dépasser les limites que lui imposent le fétichisme du capital. Si les plus grands théoriciens de la bourgeoisie, comme Hegel ou Ricardo, ont su faire oeuvre scientifique, et aller au plus profond dans l'étude de cette réalité aliénée ils sont incapables de comprendre par quels processus cette réalité devient aliénée.

" L'économie classique a le grand mérite d'avoir mis fin à toute cette fantasmagorie, à cette individualisation et à cette ossification des divers éléments sociaux de la richesse, à cette personnification des choses et à cette transformation des rapports de production en choses: elle a détruit cette religion profane en ramenant l'intérêt à une partie du profit, et la rente à un excédent au-dessus du profit moyen, si bien qu'ils se confondent tous deux dans la plus-value; en représentant le processus de circulation comme une simple métamorphose de formes; enfin, en réduisant, dans le processus direct de la production, la valeur et la plus-value des marchandises au travail. Pourtant, les meilleurs porte-parole de cette école n'en restent pas moins - et il ne pouvait guère en être autrement du point de vue bourgeois- prisonniers de cet univers illusoire qu'ils ont détruit par leur critique, et ainsi presque tous tombent dans des inconséquences, des demi-vérités, des contradictions insolubles. Il est, en revanche, tout aussi naturel que les agents réels de la production se sentent parfaitement à l'aise dans ces formes aliénées et irrationnelles : capital-intérêt, terre-rente foncière, travail-salaire, car ce sont précisément les manifestations de cet univers illusoire où ils se meuvent et où ils trouvent leur occupation journalière. Il n'est donc pas moins naturel que l'économie vulgaire, qui n'est en somme que la traduction didactique, plus ou moins doctrinale, des idées familières aux agents de la production, et qui sait y mettre un certain ordre rationnel, trouve précisément dans cette trinité dépourvue de toute cohérence interne le fondement naturel et indubitable de ses platitudes pompeuses." (Capital III, 7, XXV)

2.3.4. Le fétichisme du capital inclue également -et ainsi il se trouve parachevé- les formes phénoménales que revêt le capital dans le procès de circulation. Là, toutes les médiations réelles s'estompent, occultant totalement les fondements de l'ordre social capitaliste.

" Nous avons déjà relevé le caractère mystificateur des catégories les plus simples du mode de production capitaliste, voire de la production marchande, de la marchandise et de la monnaie, mystification en vertu de laquelle les conditions sociales auxquelles les éléments matériels de la richesse servent de base dans la production sont transformées en propriétés de ces choses elles-mêmes (marchandise), mystification qui parvient même à faire des rapports de production eux-mêmes une chose (argent). Tous les types de société, lorsqu'ils atteignent le stade de la production marchande et de la circulation monétaire, participent à cette perversion. Mais c'est dans le mode de production capitaliste et sous le règne du capital, sa catégorie dominante et son rapport de production déterminant, que ce monde renversé et ensorcelé s'épanouit pleinement. Si l'on considère le capital d'abord dans le processus de production immédiat comme un moyen d'extorquer du surtravail, ce rapport y est encore très simple, et les

capitalistes eux-mêmes, agents de ce processus, ne peuvent ignorer l'enchaînement réel dont ils ont encore conscience. La lutte violente pour limiter la durée de la journée de travail en est une preuve flagrante. Pourtant, même dans cette sphère où le processus se déroule directement entre le travail et le capital, on ne s'en tient pas à cette simplicité. A mesure que la plus-value relative se développe dans le système spécifiquement capitaliste, et que la productivité sociale du travail s'accroît, les forces productives et les connexions sociales du travail semblent se détacher du processus productif et passer du travail au capital. Le capital devient ainsi un être bien mystérieux, car toutes les forces productives du travail social semblent naître dans son sein et lui appartenir, rien n'étant laissé au travail comme tel. Ensuite intervient le processus de circulation dont les changements matériels et formels affectent toutes les parties du capital, fût-il agricole, dans la mesure même où se développe le mode de production spécifiquement capitaliste. C'est une sphère où les conditions dans lesquelles la valeur est primitivement produite passent entièrement à l'arrière-plan."

(Capital III, 7, XXV Pléiade II p.1434-35)

2.3.5. Par conséquent, avec le procès de circulation du capital adéquat à la phase de soumission réelle, la mystification se renforce.

Avec le passage à la phase réelle s'accomplit le passage du taux de plus-value au taux de profit, c'est-à-dire qu'on ne rapporte plus pl à v , comme c'était le cas dans la phase formelle où le travail vivant prédomine et où le capital constant est peu développé, mais on rapporte pl à la totalité du capital : $c + v$. Alors que dans la phase formelle, on peut considérer du point de vue théorique que les marchandises sont vendues à leur valeur, dans la phase de soumission réelle, elles le sont à leur prix de production. Nous avons vu, dans le N°4, que la formation de la valeur de production de marché impliquait une différence entre la plus-value produite et la plus-value réalisée. Ce phénomène s'amplifie d'autant plus avec le passage aux prix de production de marché.

Avec la péréquation des taux de profit, s'établit un profit moyen qui camoufle la liaison entre l'exploitation de la classe ouvrière, et le profit obtenu.

C'est sur ces phénomènes, qui se présentent à la surface de la production capitaliste, que prend appui la théorie économique vulgaire (c'est-à-dire tous les économistes postérieurs à Ricardo), laquelle a renoncé à aller au-delà de l'apparence des phénomènes du MPC.

" Ce n'est pas seulement en apparence, mais effectivement que le prix moyen des marchandises diffère ici de leur valeur, donc du travail réalisé en elles; et le profit moyen d'un capital particulier diffère de la plus-value que ce capital a extorquée aux ouvriers qu'il occupe. La valeur des marchandises ne se manifeste plus directement que dans l'influence qu'exercent les changements de la productivité du travail sur la hausse et la baisse des prix de production, sur leurs mouvements, mais nullement sur leurs limites ultimes. En apparence, le profit n'est plus déterminé que de façon accessoire par l'exploitation directe du travail : dans la mesure où celle-ci permet aux capitalistes, devant les prix régulateurs de marché qui semblent exister indépendamment de cette exploitation, de réaliser un profit qui s'écarte du profit moyen. Les profits moyens normaux eux-mêmes paraissent être une vertu immanente du capital et indépendante de l'exploitation. L'exploitation anormale ou encore l'exploitation moyenne dans des conditions exceptionnellement favorables ne semblent conditionner que les écarts par rapport au profit moyen et non ce profit moyen lui-même." (id.)

Avec cette dernière phrase, que nous soulignons, est fournie à la fois l'explication et la condamnation de tous les réformistes, gauchistes, auto-gestionnaires et autres ennemis de la classe ouvrière. Ceux-ci ne "luttent"

et n'invitent à lutter le prolétariat, qu'ils cherchent à contrôler au moyen des partis réformistes, syndicats etc... que contre l'exploitation "excessive", "anormale", les surprofits etc... livrant pieds et poings liés le prolétariat à l'exploitation "normale, ordinaire" et quotidienne dont vit le mode de production capitaliste, et les crapules qu'il nourrit.

2.3.6. Le lien entre l'extraction de plus-value, l'exploitation de la classe ouvrière et le profit, est d'autant plus voilé que pour les agents ordinaires de la production, le profit semble résulter de leur habileté à commercer, de leur roubardise, leur chance, et de tous les aléas propres aux fluctuations du marché. D'autre part, même les capitaux investis dans des sphères ne produisant pas de plus-value (commerce, services etc...) rapportent un profit. D'où l'illusion selon laquelle même les classes moyennes, désormais salariées fourniraient un travail productif, ce qui permet de nier le rôle spécifique du prolétariat.

2.3.7. Cette occultation de tous les liens réels dans le procès de travail créateur de plus-value s'accomplit avec le capital porteur d'intérêts. Alors que le profit garde encore le souvenir de son origine, ce n'est plus le cas avec l'intérêt.

" Si, à l'origine, le capital est apparu à la surface de la circulation sous son aspect fétichiste, comme valeur créatrice de valeur, il réapparaît, maintenant, en tant que capital productif d'intérêt, sous sa forme la plus aliénée et la plus significative. C'est pourquoi la formule "capital-intérêt", associée à "terre-rente" et à "travail-salaire" est plus logique que "capital-profit", puisque, dans le profit, il subsiste toujours une réminiscence de son origine, qui non seulement est effacée dans l'intérêt, mais s'oppose diamétralement à cette origine." (Capital III, 7, XXV Pléiade II p. 1437-38)

2.3.8. Les économistes partent des trois revenus : salaire, profit (intérêt) et rente, et les rapportent à trois sources différentes : travail, capital et terre. Ils sont incapables de voir les médiations par lesquelles la totalité de la plus-value se répartit. Dans la mesure où chacune de ces sources paraît produire du revenu, tout le caractère historique de la production capitaliste est nié en bloc.

" En ce sens la formule capital-intérêt (profit), terre-rente, travail-salaire, est d'une égale et symétrique incongruité. En effet, le travail salarié n'apparaît pas comme une forme socialement définie du travail, mais tout travail se présente par nature comme du travail salarié (c'est ainsi du moins que se présente la chose à tout individu prisonnier des rapports de production capitalistes). Pour cette raison les formes sociales spécifiques que revêtent les moyens matériels de travail (moyens de production créés et terre) vis-à-vis du travail salarié (qui inversement supposent l'existence préalable de ce dernier) sont identifiés aussi sans autre analyse à ces moyens de travail sous l'aspect matériel où ils existent ou avec la forme qui est la leur dans le procès réel de travail, sans relation avec une quelconque forme sociale, historiquement déterminée, et même sans relations avec quelque forme sociale de ce procès que ce soit. En conséquence cette forme des moyens de travail, qui pour le travail est une forme aliénée, devenue autonome en face de lui, le résultat d'une évolution, cette forme où les moyens de production créés se convertissent en capital et la terre en terre monopolisée, en propriété foncière, cette forme donc, qui appartient à une période historique déterminée, s'identifie à l'existence et à la fonction des moyens de production créés et de la terre, dans le procès de production en général. Ces moyens de production sont, en soi, de par leur nature du capital; capital, c'est simplement la "dénomination économique" de ces moyens de production, de même la terre est, en soi, de par sa nature, la terre monopolisée par un certain nombre de propriétaires fonciers." (id. Es p.202)

Toute la dialectique du développement historique se trouve ainsi niée et la bourgeoisie trouve dans la base mystifiée de la réalité sociale, la justification de l'éternisation de ses rapports de domination.

- Le travail apparaît nécessairement (naturellement) comme travail salarié.

- Les moyens de production apparaissent nécessairement comme du capital.

- Enfin la terre paraît produire du revenu (la rente), comme elle fait pousser l'herbe.

" Enfin le capital, source autonome de la plus-value, est rejoint par la propriété foncière, qui limite la profit moyen et transfère une partie de la plus-value à une classe qui ne travaille pas elle-même ni n'exploite directement les travailleurs. Elle ne peut pas non plus, à l'exemple du capital portant intérêt, invoquer d'édifiantes justifications morales, telles que le risque et le sacrifice qu'entraîne le prêt du capital. Dès lors qu'une partie de la plus-value paraît ici se rattacher directement non pas à des conditions sociales, mais à un élément naturel, la terre, l'aliénation et l'ossification réciproques des différentes parties de la plus-value atteignent ici leur forme achevée, le lien interne est brisé à tout jamais, sa source est complètement obstruée, et cela, précisément, à cause de la séparation réciproque et définitive des rapports de production liés aux divers éléments matériels du processus de production."

(Le Capital III, 7, XXV, Pléiade p.1438, t.2)

2.3.9. Sur la base de cette réalité complètement renversée et mystifiée, où "Monsieur le capital et Madame la Terre" dansent leur ronde fantomatique, vont se développer une série d'expressions théoriques et idéologiques (économie politique, philosophie hegelienne etc...) adéquates à ce monde renversé, mais incapables de percer à jour le fétichisme du capital et d'expliquer l'origine de ce monde, ou, incapables d'expliquer, comment les rapports de production sont eux-mêmes produits (économie politique).

Si les classes possédantes, grâce au fétichisme du capital croient (ce qui affermit leur pouvoir) à l'éternité de leur règne, le prolétariat lui, lorsqu'il dispose de son organe de classe, le parti communiste, est à même de dépasser la mystification, de saisir les formes capitalistes comme des formes transitoires, et d'énoncer son but historique : abolition du salariat et de toutes les catégories marchandes.

2.3.10.

" En exposant ainsi la réification des rapports de production et comment ils deviennent autonomes vis-à-vis des agents de la production, nous ne montrons pas dans le détail comment les interférences du marché mondial, ses conjonctures, le mouvement des prix de marché, les périodes du crédit, les cycles de l'industrie et du commerce, les alternances de prospérité et de crise apparaissent à ces agents comme des lois naturelles toutes-puissantes, expression d'une domination fatale, et qui se manifestent à eux sous l'aspect d'une nécessité aveugle." (id. ES p.208)

Ainsi ce sont non seulement les fondements de l'économie capitaliste (le travail productif créateur de plus-value) qui ne peuvent plus être compris, mais sur cette base même, et compte tenu de tous les effets de la mystification, l'ensemble des phénomènes sociaux prend l'allure d'un véritable mystère. Ainsi vont se développer non seulement des tentatives d'explication rationnelles, fatalement vouées à l'échec puisqu'elles méconnaissent les causes mêmes de la mystification (économie classique, philosophie jusqu'à Hegel), mais aussi de pures et simples justifications vulgaires de la réalité mystifiée (de Dühring à Sartre une même ligne invariante du crétinisme et de la platitude). Tout ce cortège des idéologies modernes ne fait que reproduire par la parole ou par l'écrit, à des degrés divers, le contenu même de la mystification. Le capital dispose désormais de moyens adéquats pour

diffuser cette idéologie, c'est-à-dire pour renforcer la mystification. En termes de lutte de classes, la mystification se fait propagande. Le capital se fait sa propre publicité.

A elle seule, la crise catastrophique fait déjà voler en éclats les justifications idéologiques de la bourgeoisie, et dès lors, comme le faisait remarquer John Reed dans son livre sur la révolution russe, il vient un moment où chaque discours officiel, chaque prise de position du pouvoir en place, chaque article faisant l'apologie de l'ordre existant, ne fait qu'exacerber la rage des exploités.

2.4. La communauté du capital.

2.4.1. Nous reconnaissons à l'espèce humaine un caractère communautaire (Gemeinwesen), car la caractéristique fondamentale de l'espèce humaine - ce qui la différencie de toutes les autres espèces vivantes - est de s'organiser collectivement pour s'approprier la nature au moyen du travail. L'homme est un être social.

2.4.2. Toutefois nous affirmons dans le même temps qu'une fois détruite l'unité primitive (qui ne se situait pas au niveau de l'espèce, dans sa totalité, mais au niveau de groupes humains réduits et isolés, éparpillés sur la planète, sans moyens de communication entre eux), on ne pourra retrouver l'unité de l'espèce à un niveau supérieur, que dans la société communiste, une fois accompli le renversement violent de l'ordre existant par la révolution communiste. Entre temps, toute l'histoire de l'humanité est celle de l'humanité divisée en classes, et par conséquent l'histoire de la lutte des classes.

2.4.3. Au cours de cet arc historique, l'unité de l'espèce humaine face à la nature s'affirme donc nécessairement de manière négative antagonique et contradictoire.

Dans le MPC l'espèce humaine connaît le dépouillement de sa communauté d'une manière paroxystique, celle-ci s'affirmant face à elle comme communauté du capital. Plus exactement, et pour éviter toute résonance démocrate, la seule classe qui représente l'être humain, c'est-à-dire le prolétariat, se voit totalement dépouillé de sa communauté.

En se dressant contre le capital, c'est-à-dire lorsqu'il s'organise en parti communiste, le prolétariat anticipe sur la communauté future des hommes, unis dans un même mouvement et dans un même but.

2.4.4. Pour caractériser cette communauté du capital, on ne saurait parler seulement de communauté matérielle, comme cela avait été fait dans le N° 2 d'Invariance première série (1968) (1). En effet dans ce texte, on définit par communauté matérielle, en premier lieu la fausse unité qui se crée dans l'échange lorsque les hommes entrent en rapport les uns avec les autres par l'intermédiaire de l'équivalent général, l'argent.

Encore une fois on a la confusion avec la circulation simple, c'est le même problème que pour le fétichisme. Si la circulation simple fournit l'explication du moyau du procès d'aliénation, le mouvement ultérieur développe tout en le dépassant, ce premier moment.

Ainsi, dans la mesure où on a une communauté matérielle, il ne peut s'agir encore d'une communauté capitaliste, et dans la mesure où on a une communauté capitaliste, il ne peut s'agir d'une simple communauté de choses, d'une communauté matérielle.

C'est une limitation que de définir la communauté du capital comme une communauté matérielle. On accorde trop d'importance à la forme matérielle, alors que l'on a montré par ailleurs que la forme sociale s'est soumise la forme matérielle.

2.4.5. Le capital se constitue en communauté, à partir du moment où il concentre face au prolétaire les forces productives du travail, les formes sociales de celui-ci.

La communauté du capital est l'autonomisation de toutes les forces vi-

(1) Récemment republié chez Spartacus sous l'égide de Monsieur Camatte.

tales de l'espèce humaine (du prolétariat) sous la forme du capital. La mystification inhérente à la communauté du capital est que celle-ci paraît être la Gemeinwesen humaine.

2.4.6. La destruction de l'extranéisation dans tous ses aspects, ne peut pas être effectuée en s'attaquant aux conséquences, mais seulement aux causes elles-mêmes. Seule la destruction de la valeur peut permettre d'éliminer les mystifications qu'elle engendre. Détruire les classes afin de rendre simples et transparents les rapports sociaux, comme ils le seront dans la société communiste, est la seule manière d'éliminer le mysticisme, sous quelque forme que ce soit, de la vie des hommes.

oOo

3. LA SCIENCE CONTRE LE PROLETARIAT.

Parmi les instruments adéquats à sa domination réelle sur le travail, que le capital se forge, la science occupe une place de choix. Loin de libérer l'humanité du joug des forces naturelles comme l'affirme l'idéologie bourgeoise, la science contribue à renforcer le joug de la communauté du capital sur le prolétariat. Il n'y a pas lieu de s'interroger sur "l'utilisation" (bonne ou mauvaise) de la science, mais il faut voir comment un moment de la praxis humaine se renverse en son contraire dans le Mode de production capitaliste. Le communisme est critique radicale de la science, et là encore, c'est seulement grâce à une restauration théorique rigoureuse des principes communistes, que l'on pourra nettoyer les écuries d'Augias du scientisme, qui pendant si longtemps a gangrené le mouvement communiste.

3.1. Science et mode de production capitaliste.

3.1.1. Le capital est un être en perpétuel mouvement (valeur en procès), qui bouleverse et élargit constamment sa base productive, au cours d'un procès historique qui ne se déroule pas harmonieusement, mais au contraire à travers des crises et contradictions violentes. Au cours de ce développement le capital secrète les expressions et organes spécifiques de sa domination sur le travail, dont la science, qui se constitue définitivement avec le MPC et plus précisément avec la phase de soumission réelle.

La mystification du capital, que nous avons exposée dans le chapitre précédent, permet de comprendre la fétichisation de la science, du progrès technique etc... Le civilisé d'aujourd'hui n'a aucun mérite à se gausser de son ancêtre primitif qui divinisait la nature, car lui divinise le capital, lequel emploie tout le savoir passé et présent de l'espèce humaine, son travail général qui prend une forme adéquate au MPC : la science. Tout ce savoir et les forces qui l'incarnent paraissent être une propriété du capital.

" Dans ce processus, où les aspects sociaux du travail des producteurs apparaissent en quelque sorte capitalisés - par exemple, dans le machinisme, les produits tangibles du travail se présentent comme dominant le travail -, il en est tout naturellement de même quant aux forces de la nature et à la science : produit intellectuel général du développement de la société, elles se manifestent face aux travailleurs comme des puissances du capital. Elles se séparent, en fait, de l'habileté et du savoir du travailleur individuel, et bien que, considérées à leur source, elles soient toujours le produit du travail, comme incorporées au capital." (Marx. Grundrisse)

3.1.2. Le MPC développe d'une manière gigantesque les forces productives, seulement il le fait de manière contradictoire, avec pour but non pas le libre développement des richesses de l'espèce humaine, mais son auto-valorisation, la recherche d'un maximum de plus-value. Or, si le capital développe la "science", l'étude de la nature extérieure et des phénomènes naturels, et quantifie ces derniers, c'est parce que son être même le pousse à poursuivre son but et à dépasser lui-même ses propres limites.

Plus le capital se développe, plus il accroît en définitive ses contradictions mortelles, plus il développe, et les armes qui l'abattront, et les hommes qui les manieront : les prolétaires.

Ceux-ci n'ont rien à attendre ni à espérer de la science ou du développement scientifique, comme le leur chantent les nombreuses sirènes (que l'on pourrait qualifier de démo-scientistes, comme on le verra plus tard). Au contraire, il a toujours été clair pour le prolétariat révolutionnaire, que l'humanité ne jouira de la libre disposition de ses ressources, de ses richesses, de ses forces productives universelles, de son corps inorganique la nature, qu'une fois détruites les dernières pierres de l'édifice social capitaliste. La science, dans ce combat, ne sera pas épargnée.

" Lançons donc le cri qui laisse perplexes tous ceux qui sont aveuglés par la suggestion des lieux communs putrides : A bas la science ! "

(Bordiga - Réunion de Milan 1962)

3.1.3.

" La production capitaliste tend constamment à surmonter ces limites inhérentes; elle n'y réussit que par des moyens qui dressent à nouveau ces barrières, mais sur une échelle encore plus formidable.

La véritable barrière de la production capitaliste, c'est le capital lui-même. Voici en quoi elle consiste : le capital et son expansion apparaissent comme le point de départ et le terme, comme le mobile et le but de la production; la production est uniquement production pour le capital, au lieu que les instruments de production soient des moyens pour un épanouissement toujours plus intense du processus de la vie pour la société des producteurs."

(Capital III,3 Pléiade t.2 p.1032)

Par conséquent si le mode de production capitaliste développe les forces productives, la domination et la maîtrise (relatives) des forces naturelles etc... il le fait avec pour unique but le propre accroissement du capital, la recherche d'un maximum de plus-value, la production et la reproduction des rapports capitalistes. C'est dans le même but que le capital développe la science, non pas seulement comme un moyen, mais comme un moment organique de son propre mouvement.

3.1.4. Ils en sont donc pour leurs frais ceux qui réclament une "science pour le peuple", ou encore une "science prolétarienne", ainsi que ceux qui s'opposent aux "mauvaises utilisations" de la science. La science ne peut être que capitaliste. Elle est secrétée organiquement par le capital afin de répondre à ses besoins. Dans le N°5, nous avons surtout développé la question de la technique, du machinisme etc... et rappelé que, comme le disait Bordiga, il y'a une "classique identité" entre machinisme et mode de production capitaliste. Est-ce-à dire que demain, l'humanité libérée du carcan capitaliste n'utiliserait pas les machines, et que de même elle n'utiliserait pas les inventions, les découvertes etc...? Certes non : elle utilisera des machines, des inventions, mais bouleversera la nature de celles-ci, une fois détruites la science et la technique capitaliste. Bien au contraire, le capital emploie les machines dans certaines limites, imposées par les exigences de la valorisation; de ce fait, toute une frange du progrès technique qui permettrait de réduire le temps de travail n'est pas mise en application par le capital.

Supposons une marchandise dont la valeur se décompose en $100 c + 500 v + 500 pl = 1100$. Admettons qu'une invention permette grâce à l'introduction d'une machine, de réduire par 2 le temps de travail vivant, remplaçant

ainsi l'ancienne machine qui vaut 100c (nous négligeons ici les matières premières). La nouvelle valeur de la marchandise sera alors de $X + 250v + 250pl$, où X représente la valeur de la nouvelle machine. Le capitaliste n'introduira la machine que si les coûts de production sont ainsi diminués, c'est-à-dire que si $250v + X$ est inférieur à $500v + 100c = 600$, par conséquent la valeur maximale de la machine doit être inférieure à 350 c. Par contre dans le communisme, on prend en compte la totalité du temps de travail, et non pas seulement la partie qui correspond au capital variable dans le MPC. Donc, dans le communisme, la machine sera introduite si elle diminue le temps de travail global nécessaire pour produire le produit en question. Donc si $250v + 250Pl + X$ est inférieur à 1100.

Par conséquent une machine qui représente 400 heures de travail ne serait pas mise en fonctionnement dans le MPC, alors qu'elle le sera dans le communisme.

Cet aspect n'épuise pas la portée de la révolution communiste en ce qui concerne l'introduction des machines. On pourra choisir d'utiliser une machine "non rentable", c'est-à-dire qui représentera pour la société un peu plus de travail, mais qui permettra de supprimer le caractère pénible ou dangereux de certains travaux.

Si effectivement la machine "est innocente des misères qu'elle entraîne" toute sa morphologie, son mode de fonctionnement (et pas seulement son utilisation, mot dont les démocrates ont plein la bouche), sont déterminées par le MPC et seront bouleversées. Il ne s'agit donc pas de savoir si les "résultats" de la science sont "bien" ou "mal" appliqués (ô morale, quand tu nous tiens !)(1), mais de voir que la science tout entière (dans son objet, dans ses buts, dans sa méthode, dans son organisation) est spécifique du Mode de production capitaliste, entièrement déterminée par les exigences de la valorisation du capital.

3.2. Science et succession des formes de production.

3.2.1. A l'inverse, dans les formes de production antérieures au mode de production capitaliste, le travail général ne prend pas la forme de la science. Dans le MPC, outre qu'elle se constitue en sphère séparée, la science a tendance à ne pouvoir saisir adéquatement que ce qui est quantitatif. En cela elle est bien conforme à un mode de production fondé exclusivement sur la valeur d'échange.

(1) Il est bien connu que le capital détruit la morale. Il n'est donc pas étonnant que les critères pour juger du "bon" ou du "mauvais" usage de la science, de son caractère "libérateur ou oppressif", "humain ou capitaliste", "productif ou destructif", soient guidés par des impératifs qui ne prennent en compte que la valeur d'usage. Or pour le capital, la valeur d'usage n'a d'intérêt qu'en tant que support de valeur qu'il s'agisse de beurre ou de canons n'y change rien. Dans le MPC, est productif ce qui produit de la plus-value, ce qui contribue (même contradictoirement) à la valorisation du capital. On peut se demander comment le manichéisme démocratique explique le fait par exemple que ce soient les militaires qui développent actuellement certaines branches "écologiques" de la science, telles que l'océanographie, l'étude du langage des poissons etc.. Que ces recherches se fassent à des fins militaires (sous-marins, radars...) n'empêche pas qu'elles contribuent à "faire avancer la science", dès lors que l'exploration de ces domaines est devenu utile pour le capital. De même les militaires américains ont impulsé et développé (et non pas seulement utilisé) certaines branches des sciences dites humaines, telles que l'anthropologie, pendant à tour de bras des études sur les sociétés primitives, les pratiques religieuses et mystiques des régions où s'effectue l'intervention américaine. Comme le disait peu ou prou Engels, un besoin social engendre plus de découvertes que ne le feraient dix universités. En l'occurrence un besoin capitaliste (ici lié aux interventions de l'impérialisme), engendre effectivement des découvertes grâce à la collaboration active de chercheurs de dizaines d'Universités, par ailleurs pacifistes, démocrates et, pourquoi pas, anti-militaristes !

" Forme de la richesse générale, valeur d'échange devenue autonome, l'argent n'est capable d'aucun autre mouvement que quantitatif : il ne peut que s'accroître, selon son concept, il est la quintessence de toutes les valeurs d'usage; mais il n'est jamais qu'une grandeur de valeur déterminée d'or et d'argent : ainsi sa limite quantitative est en contradiction avec sa qualité. C'est pourquoi il est dans sa nature de vouloir dépasser sans cesse sa propre limite."

(Marx - Fragment de la version primitive à la Critique de l'éco. pol. ES p.244)

3.2.2. Pour comprendre la succession des différentes étapes de la connaissance humaine liée aux moments successifs de l'appropriation de la nature par l'homme, il faudrait reprendre la direction du travail entamé par la Gauche Communiste d'Italie à Milan en 1962 et intitulé "Programme du communisme intégral et théorie marxiste de la connaissance", et où la Gauche, en jetant "un regard d'ensemble sur nos réunions", tentait de relier les questions dites "philosophiques" - parmi lesquelles celle de la science figure en très bonne place - à la succession des formes et modes de production au cours du développement de l'espèce humaine.

On peut dire en effet que la connaissance (si l'on entend par là la totalité des connaissances théorico-pratiques de l'espèce humaine à un moment donné de son histoire) est toujours tributaire de la forme de communauté que l'homme entretient avec lui-même et avec la nature inorganique. A l'origine de l'histoire humaine, l'homme vit en communauté directe (tribu), basée sur les liens du sang, et en étroite unité avec une nature qu'il ne domine pas, mais dont il subit le joug. Cette unité, et de l'homme avec l'homme, et de l'homme avec la nature, n'est alors possible qu'à cause du faible développement des forces productives. En revanche tout élargissement de la base productive, toute croissance des forces productives (parmi lesquelles la "connaissance", transmission du savoir pratique de l'espèce), menace le cadre étroit de la communauté, le fait éclater, et à partir de ce moment là, l'appropriation de la nature par l'espèce humaine s'effectuera d'une manière antagonique et contradictoire qui atteint son paroxysme avec le MPC.

3.2.3. L'homme ne peut produire, c'est-à-dire s'objectiver, sans entrer et se maintenir en contact étroit avec la "nature" extérieure (c'est-à-dire tout ce qui n'est pas son propre corps). Ainsi son activité prend la forme de l'humanisation de la nature et, dialectiquement naturalisation de l'homme. Cette objectivation s'accomplit à travers plusieurs éléments :

- La capacité subjective du travailleur.
- Les organes objectifs créés et entretenus par le travail.
- La nature extérieure sous sa forme déjà modifiée par l'homme.
- Les relations déterminées des producteurs entre eux.

" Ce qui est réellement "accumulé" non en tant que masse morte, mais bien en tant qu'élément vivant, c'est l'habileté du travailleur, le degré de développement du travail. Toutefois ce qu'Hogdskin ne souligne pas, parceque vis-à-vis des conceptions grossières des économistes il lui importe de mettre l'accent sur le sujet, pour ainsi dire sur ce qu'il y'a de subjectif dans le sujet, par opposition à la chose, le niveau de développement de la force productive du travail dont on part dans chaque cas n'existe pas seulement en tant que disposition, capacité du travailleur, mais en même temps dans les organes objectifs que ce travail s'est créés et renouvelle quotidiennement. Et c'est là le véritable élément premier qui constitue le point de départ et cet élément premier est le résultat d'un développement. Accumulation est ici assimilation, maintien continu et en même temps transformation de ce qui a déjà été transmis, de ce qui est réalisé. C'est de cette manière que Darwin fait de "l'accumulation" par hérédité dans tout le monde organique, végétal et animal, le principal moteur de formation de ce monde, si bien que les divers organismes eux-mêmes se constituent par "cumulation" et ne sont que des "inventions", des inventions des sujets vivants accumulées peu à peu. /.

peu. Mais ceci n'est pas le seul élément prioritaire pour la production. Chez l'animal et la plante, c'est la nature qui leur est extérieure, donc aussi bien la relation non organique que leur relation à d'autres animaux ou plantes. L'homme qui produit en société rencontre également une nature déjà modifiée (particulièrement aussi l'élément naturel transformé en organe de sa propre activité) et des relations déterminées des producteurs entre eux. Cette accumulation est en partie le résultat du procès historique, en partie, pour le travailleur individuel, transmission de savoir-faire."

(Théories sur la Plus-value t.3 p.343)

3.2.4. C'est seulement dans le MPC qu'on se trouve dans une situation où la propre force vive du prolétariat (de l'espèce humaine) lui échappe, pour se concentrer en face de lui en une force hostile et dominatrice. Si ce phénomène ne se manifeste pas dans les formes et modes de production antérieurs, c'est que la valeur n'y est pas encore autonomisée et que la principale caractéristique de ces sociétés est l'étroitesse de la base de la reproduction sociale. Dans l'Antiquité, l'accomplissement du travail par une masse d'esclaves procure aux citoyens le loisir de s'adonner aux arts, à la philosophie, à la science, qui ne se présentent pas dans leur séparation achevée, mais encore étroitement imbriquées entre elles. Pythagore lie les chiffres et la musique (rythme) par exemple, et de même Platon lie toutes les expressions de l'activité intellectuelle entre elles, dans son projet d'éducation (cf. République). Surtout, ce qui est à la fois un produit et un pré-supposé de l'étroitesse des conditions de la reproduction, "l'application des sciences naturelles à la production matérielle y était encore inconnue." (Marx).

Dans le féodalisme (forme tertiaire), l'étroitesse des conditions de la production se caractérise par le localisme, et encore par la prédominance de la valeur d'usage dans le procès de production. Le travail de l'artisan est fin en soi, et non simple moyen, et garde donc un caractère "semi-artistique" (Marx). Mais le plus important est qu'il se conserve une forme de communauté dérivée du travailleur (artisan) à son outil, à son instrument de production, et par voie de conséquence à la compréhension de l'instrument et du maniement de celui-ci. L'homme reste possesseur de tout cela, ce qui n'est pas une simple caractéristique du procès de travail, mais est une marque caractéristique de la société féodale, comme société où ne se sont pas encore réalisées toutes les conditions de la séparation de l'espèce avec sa propre praxis. La dotation productive s'exprime aussi comme transmission de savoir-faire, techniques, ficelles du métier... et à l'époque féodale, c'est le cercle étroit de la corporation, avec les secrets et les rites d'initiation qui constitue le cadre étreint par lequel s'effectue cette transmission.

3.2.5. En fait, c'est seulement dans la société communiste que l'humanité pourra bénéficier pleinement des résultats d'un procès social millénaire, englobant dans un même fonds commun à la totalité des générations humaines la totalité des "découvertes", depuis celle du feu il y'a des milliers d'années, à celle de la fission de l'atome.

3.3. Travail général et science.

3.3.1. Nous désignons par travail général (universel) l'ensemble des inventions, découvertes...qui viennent former cette richesse à la fois idéale et pratique, patrimoine social commun de l'humanité, que chaque génération contribue à enrichir et dans lequel elle puise largement afin d'assurer la continuité du procès de reproduction sociale.

3.3.2. Il est important de souligner que ce travail général est le patrimoine commun de toutes les générations, il forme une des composantes essentielles de la Gemeinwesen humaine, dont nous avons parlé dans le N°3 (Nov 77)

Comme le montre Marx, il est donc différent du travail collectif, qui suppose lui, la coopération entre les vivants; mais il y est en même temps intimement relié. Le travail général ne peut s'objectiver que par le travail collectif.

" Notons qu'il faut distinguer entre le travail général et le travail en commun. Tous deux jouent un rôle dans le processus de production, tous deux s'interpénètrent, mais, néanmoins, tous deux se différencient. Le travail général, c'est tout travail scientifique, toute découverte, toute invention. Il a pour condition, soit la coopération avec les vivants, soit l'utilisation des travaux de ceux qui ont disparu. Le travail en commun suppose la coopération directe des individus." (Capital III, 1 Pléiade tome2 p.919)

3.3.3. Avec le MPC se développent toutes les conditions pour que le travail général (universel) soit appliqué à la production, cette application s'effectuant sur une très large échelle avec la phase de soumission réelle. Ce travail général se présente dans le MPC, sous forme de science.

3.3.4. L'unique but du capital est la recherche d'un maximum de plus-value. Dans cette course à la plus-value, le capital bouleverse constamment sa base productive, élargit les conditions de la production, met à profit toutes les connaissances de l'espèce humaine, tente de domestiquer les forces naturelles pour les appliquer à la production etc... Dans cette boulimie de plus-value, cette fuite en avant du capital, la science joue un rôle privilégié. En effet, les découvertes scientifiques, leur reproduction et leur incorporation à la production permettent de démultiplier la puissance productive du travail humain, bien que cette force productive apparaisse comme celle du capital. La science joue le même rôle que les forces naturelles, or "le fait est que le travail est naturellement plus productif quand il se conjugue avec une force de la nature" (Marx). Une terre plus fertile (bien que, comme nous l'avons vu dans le N°6, cette fertilité "naturelle" ne soit réalisée que par la médiation du travail humain), un filon minier plus riche, une chute d'eau etc... sont des conditions naturelles qui favorisent l'accroissement de la productivité du travail sans rien coûter au capitaliste. Toutefois, dans la mesure où il s'agit là de moyens de production non reproductibles, ils sont monopolisables par un capital particulier, lequel pourra donc en bénéficier de manière exclusive et obtenir ainsi un surprofit.

Ce n'est pas le cas de la science. A terme, tout capital pourra bénéficier d'une invention, et la hausse de la productivité qu'elle favorise se généralisera socialement alors qu'une force de la nature comme la chute d'eau par exemple est "une force de la nature qui n'est pas aux ordres de tout capital dans la même sphère de production (...) il ne va pas de soi qu'on utilise une telle force partout où du capital est investi."

(Capital III,6,XXI, Pléiade t.2 p.1314)

Au contraire la science, "fruit du développement humain dans sa quintessence abstraite" et généralisable universellement, peut être et est appropriée par n'importe quel capital en fonction.

L'action commune du travail général et du travail collectif aboutit à produire une richesse matérielle qui, elle, est reproductible.

Ainsi la science ouvre-t-elle de nouveaux champs d'accumulation au capital tout en permettant un accroissement démesuré de la productivité et de l'intensité du travail humain, et par conséquent de la plus-value. Tout progrès dans l'art de raffiner l'exploitation et de dépouiller le travailleur. La science en tant que moment du capital, est donc immédiatement tournée contre le prolétariat. Celui-ci n'a rien à attendre d'elle, ni des savants, ou d'une mythique "science prolétarienne".

" Nous n'acceptons certainement pas de subordonner notre agitation sociale à votre science académique. Vous ne savez pas aller de la cause à l'effet, du passé au présent, ni en physique, ni en astronomie, ni en biologie, ni en anthropologie. Nous ne nous démontons pas pour si peu : nous n'avons pas besoin du bataclan de vos bibliothèques et de vos universités : nous jubilons de la voir radoter, et ce n'est pas présentement que nous nous chargeons de la remettre à neuf : attendez pour cela la dictature communiste mondiale : vous serez servis.

Ce que pour l'instant nous affirmons, nous, être science sûre et

certaine, c'est la théorie déterministe en histoire et en sociologie; votre mort de classe, nous ne la confions pas à un tremblant probabilisme, mais à une certitude armée."

(Bordiga. Programme du communisme intégral...)

Alors la classe des ignorants utilisera ses muscles puissants pour museler la classe des savants.

3.4. La dialectique contre la méthode scientifique.

3.4.1. La science élabore une méthode adéquate à la base fétichisée sur laquelle elle surgit, adéquate à son être, et se révèle incapable d'aborder dialectiquement la réalité qu'elle étudie. Par conséquent, jusque dans sa méthode, la science est conforme au mode de production capitaliste. Le prolétariat, dont la méthode dialectique est révolutionnaire, ne peut absolument pas se situer sur le terrain de la science, mais devra détruire celle-ci. Le modèle classique de la critique prolétarienne à la méthode de la science, est la critique de l'économie politique, celle-ci étant une science incapable de saisir pleinement la nature de la production capitaliste. Les limites de cette science se trouvent dans le fétichisme du capital, ce qui implique aussi l'élaboration d'une méthode conforme à ce fétichisme. Pour les meilleurs représentants de l'économie classique (Smith, Ricardo...) "la valeur comme quantité absorbe leur attention" (Marx).

" L'observation superficielle de ce fait, que dans l' équation de la valeur, l'équivalent ne figure jamais que comme simple quantum d'un objet d'utilité, a induit en erreur S.Bailey ainsi que beaucoup d' économistes avant et après lui. Ils n'ont vu dans l'expression de la valeur qu'un rapport de quantité."

(Capital I,1,III, Pléiade t.1 p.586 soul.p.nous)

Cependant, si l'économie politique est une science qui régresse à partir de 1830, d'autres sciences peuvent continuer à progresser, quoiqu'à des rythmes différents, en fonction des impératifs de la valorisation du capital, le progrès des sciences suivant généralement ce chemin : exigences de la valorisation du capital (production d'un maximum de plus-value) → nécessités techniques → exigences scientifiques :

" Vous dites que la technique dépend pour une grande partie du niveau de la science. Or, celle-ci dépend infiniment plus du niveau et des exigences de la technique. Quand la société a un besoin technique cela donne plus d'impulsion à la science que ne le feraient dix universités. Toute l'hydrostatique (Torricelli etc...) a été suscitée, en Italie aux XVI et XVIII siècles par le besoin vital de régulariser les torrents de montagne. Nous ne savons quelque chose de rationnel de l'électricité que depuis qu'on a découvert son utilisation technique." (Engels à Borgius - 25/1/1894)

3.4.2. Ainsi le capital néglige-t-il des branches entières de la connaissance. Un exemple récent l'a démontré de manière flagrante lorsqu'en Guadeloupe, la reprise de l'activité d'un volcan (la soufrière) a amené l'évacuation d'une partie de la population de l'île, après le rapport de savants officiels, selon lequel l'éruption était inévitable. Pendant ce temps d'un autre côté, "l'artisan" H. Tazieff, appréciait plus correctement la situation, en prévoyant qu'il n'y aurait pas d'éruption, ce qui s'est révélé exact.

Par ailleurs, le capital et ses savants se sentent beaucoup plus à l'aise dans les domaines où la réalité est plus facilement abordable sous un aspect quantitatif. Par contre les sciences qui se trouvent confrontées à des processus organiques etc... connaissent un développement moins rapide.

Par exemple le capital connaît plus de difficultés dans la maîtrise de la biologie que dans celle de la mécanique. (D'où, nous le verrons dans l'étude que nous publions sur la question agraire, le retard de l'agriculture par rapport à l'industrie, étant donné que les sciences favorisant le développement de l'agriculture (chimie, biologie...) se développent plus

tardivement que celles concernant l'industrie (mécanique, physique...)

" C'est seulement au 19^e siècle, dans les dernières décennies plus précisément, que se développent les sciences qui fournissent directement à un haut degré des bases spécifiques aussi bien à l'agriculture qu'à l'industrie, la chimie, la géologie, la physiologie."

(Théories sur la plus-value T.2 pp.116-17)

3.4.3. Un autre aspect qu'il ne faut surtout pas négliger et qui favorise la régression de la science, c'est la lutte de classes entre le prolétariat et la bourgeoisie. Contrairement aux stalinien^s de tous poils (1), nous n'entendons pas par là que cette lutte de classes se livrerait à l'intérieur de la science (entre savants "bourgeois" et "savants prolétariens"), mais nous désignons l'irréductible antagonisme entre capital et prolétariat, entre science et programme communiste.

Les intérêts de classe de la bourgeoisie l'amènent à nier, à déformer certains aspects de la réalité. Nous avons vu que, en ce qui concerne l'économie politique cela était déterminant pour sa transformation en économie vulgaire, mais ce phénomène peut s'opérer également pour les sciences de la nature, la bourgeoisie cherchant dans la nature des arguments pour justifier sa domination sociale.

" Les braves petites gens d'appartenance bourgeoise raisonnent ainsi : le marxisme révolutionnaire fait tout reposer sur un "causalisme" social pour lequel le fait économique détermine la lutte politique. Si le déterminisme causaliste tombe, nous nous libérons de ce spectre qui nous terrorise. Et si en biologie, et mieux, dans la physique de la nature non vivante elle-même, la science officielle chasse le déterminisme, il y'a là un espoir de dompter le monstre révolutionnaire de la guerre sociale."

(Bordiga : Programme du communisme intégral...)

3.5. La science dans la phase de soumission réelle du travail au capital.

3.5.1. Avec la science, le capital possède ainsi une force productive dont le coût est dérisoire en regard des avantages qu'elle procure. En effet le coût de reproduction de la science est toujours inférieur à son coût de production. Par exemple l'élaboration d'une théorie mathématique peut prendre plusieurs années de la vie d'un savant, tandis qu'une vingtaine d'écopliers l'apprendront plus tard en quelques heures. Dans le coût global de la science, il faut aussi compter celui de son troisième moment : l'incorporation à la production, tâche en général effectuée par les ingénieurs, techniciens etc...

Ce que nous venons de dire se trouve vérifié par :

- " 1°/La grande différence, quant aux frais de construction entre un prototype de machine et sa reproduction (voir à ce sujet Ure et Babbage).
 - 2°/Les frais bien plus élevés qu'implique l'exploitation d'un établissement ultérieurs surgissant des ruines du premier, ex ossibus (de ses ossements).
- C'est tellement vrai que les premiers entrepreneurs font d'ordinaire faillite et que ce sont seulement leurs successeurs qui font fortune en achetant à vil prix les bâtiments les machines etc... C'est pour-quoi, ce sont, en règle générale, les capitalistes de l'espèce la plus indigne et la plus méprisable, les manipulateurs d'argent, qui tirent le plus grand profit de tous les nouveaux progrès de l'esprit humain et de leur application sociale au moyen du travail en commun."

(Capital III,1,IV Pléiade II p.919)

(1) B. Coriat par exemple, dans "Science, Technique et Capital", G. Menahem et consorts...

Le coût total de la science, est donc représenté par la somme des coûts de production, de reproduction et d'incorporation de la science à la production. Concrètement cela comprend par exemple, toutes les sources consacrées à la recherche scientifique, le budget de l'Education Nationale, les moyens de production utilisés par les ingénieurs et techniciens, leurs salaires etc...

On peut donc constater que l'essor de la science avec la phase de soumission réelle est l'une des bases du gonflement des classes moyennes, ce que Marx avait fort bien prévu (nous étudierons cet aspect plus en détail dans des thèses ultérieures). Lorsque la baisse tendancielle du taux de profit commence à faire sentir ses effets, le capital est contraint de s'attaquer aux dépenses improductives (dont la science, et à l'intérieur de celle-ci plus particulièrement les dépenses liées à la production de la science). C'est ce qui se vérifie depuis une dizaine d'années, aux Etats-Unis et ailleurs. Alors que après la Seconde Guerre Mondiale les dépenses en matière de recherche croissaient d'une manière telle que selon les projections, si cette croissance avait été maintenue la totalité de la population américaine aurait été employée dans ce secteur en l'an 2000, ce mouvement a été brutalement infléchi avec les premiers symptômes de la crise.

3.5.2. L'activité scientifique en général est étroitement dépendante du niveau de développement de la praxis humaine, dont elle constitue un moment (renversé dans le MPC), et dont les résultats ne sont pas seulement "théoriques" ou intellectuels.

La science est toujours un produit social, et même le personnage littéraire traditionnel de l'inventeur ou du savant qui découvre la formule géniale en faisant sauter son laboratoire sous les yeux effarés de sa vieille servante, ne sortait rien de sa tête, mais ne faisait qu'incarner un moment du travail général, du développement social de l'espèce humaine. Si l'historiographie des imbéciles a retenu le nom de "l'inventeur" de la machine à vapeur, ils sont des dizaines à l'avoir "inventée" en même temps, et des centaines à y avoir travaillé.

Avec la phase de soumission réelle du travail au capital, se développent les conditions adéquates à ce caractère social. Désormais la socialisation de cette branche de l'activité sociale va être effective, le MPC développant des institutions qui permettent à ce caractère social de la science de s'exprimer immédiatement. Là comme ailleurs, le MPC suit son mouvement de socialisation des forces productives. Le travail scientifique s'organise selon les critères capitalistes d'organisation, de division du travail, dans les laboratoires, centres de recherche etc... La complexification et le coût croissant des équipements, matériels, installations...ferment définitivement à l'individu isolé la voie du travail scientifique.

Tout le mouvement de soi-disant "critique" de la science émanant des "travailleurs scientifiques" ainsi nommés, qui s'est développé ces dernières années ("Science for the people" aux USA, la revue "Impascience" en France, les ouvrages collectifs comme "Auto-critique de la science" etc...) est le produit de cette situation. Il ne s'agit pas d'une remise en cause de la science, comme force productive du capital, mais une série de revendications spécifiques aux classes moyennes et qui s'expriment ici comme dans d'autres secteurs de la société : autogestion, revendication du pouvoir de décision, de la maîtrise des conditions de travail, critique du procès de travail etc...

Au fond toutes ces revendications ont ceci de commun, qu'elles revendiquent la démocratie, ce "règne de la quantité impuissante de toute éternité à devenir qualité" (Bordiga). Cette idéologie "démocrate-scientiste", revendique la participation à parts égales de chaque individu dans le procès social, et particulièrement ici, dans le domaine scientifique.

3.5.3. Les "travailleurs scientifiques" peuvent bien, à l'instar de leurs collègues des classes moyennes revendiquer la démocratie et la souveraineté de l'individu sur sa mesquine destinée, le prolétariat lui, invariablement

revendique le communisme, que l'on trouve déjà sûrement dé crit dans un très vieux texte communiste :

" L'activité sociale et la jouissance n'existent nullement sous la seule forme d'une activité immédiatement collective et la jouissance collective, c'est-à-dire, l'activité et la jouissance qui se vérifient et s'expriment directement en société réelle avec d'autres hommes, se rencontrent partout où cette expression immédiate de la sociabilité est fondée dans l'essence de leur contenu, et appropriée à la nature de celui-ci.

Mais même si mon activité est d'ordre scientifique etc... et que je puisse rarement m'y livrer en communauté directe avec d'autres, je suis social parceque j'agis en tant qu'homme. Non seulement le matériel de mon activité - comme le langage lui-même grâce auquel le penseur exerce la sienne - m'est donné comme produit social, mais ma propre existence est activité sociale. En conséquence, ce que je fais de moi, je le fais pour la société, et avec la conscience de moi en tant qu''être social." (Manuscrits de 1844)

3.5.4. Une autre tendance, qui se manifeste avec la phase de soumission réelle et qui se parachève avec la seconde guerre mondiale, est le rôle de l'Etat, la prise en charge par l'Etat de l'activité scientifique.

Les facteurs qui imposent cette prise en charge sont, outre l'importance croissante des capitaux nécessaires, la socialisation du risque inhérent à la recherche. Nous avons vu que le coût de production de la science pouvait être très élevé sans que l'on soit par avance forcément assuré d'un résultat fructueux; l'Etat prend ainsi à sa charge les risques inhérents et les coûts de production de la science, après quoi les divers capitaux pourront s'emparer de ces résultats, pour accroître leur profit.

3.5.5. Ce n'est qu'avec la phase réelle, où le capital se soumet l'Etat, que celui-ci va développer les Institutions permettant cette prise en charge. En France par exemple, on peut voir les premières réalisations de cette tendance sous le Second Empire (création du Museum d'Histoire Naturelle, de l'Ecole Polytechnique, de l'Observatoire etc...). Cette tendance se renforce par la suite. Par exemple l'entre-deux guerres a vu la création du CNRS en France par le Front populaire, tandis que son équivalent allemand était créé peu avant par les nazis (1) et que l'administration Roosevelt prenait aux USA des mesures similaires. La science connaît un essor gigantesque à partir de 1945.

3.5.6. Au grand dam des pacifistes de toutes sortes, c'est l'armée qui assure la plus grande partie de cette prise en charge, surtout aux USA par exemple (tout particulièrement en ce qui concerne la production de la science). L'armée devient ainsi le principal agent du développement scientifique.

Aux USA en 1957, 53% du montant total des dépenses américaines dans l'activité scientifique étaient réservées au secteur militaire. En 1972, le seul département de la Défense bénéficiait de plus de 8 milliards de dollars soit 50,4% des dépenses fédérales pour la recherche scientifique.

3.5.7. Contrairement à ce que certains affirment, les dépenses d'armement en général n'ont pas pour fonction économique de "réaliser de la plus-value". On ne peut assimiler les armements à des biens de luxe, lesquels sont achetés pour être consommés par les classes moyennes.

Le renforcement constant de l'Etat et du militarisme explique pour une part cette intense production d'armement, les Etats étant obligés de s'armer

(1) Contrairement aux légendes de la démocratie, perpétuellement en quête du "grand alibi", ni l'Allemagne nazie, ni l'URSS stalinienne ne sont "retournées à l'obscurantisme" en ce qui concerne l'activité scientifique durant cette période (cf. les résultats en balistique, V1 et V2 des Allemands en 43). Ils avaient du matériel humain en surplus, sur qui faire des expériences, à la fois saugrenues et atroces, et ils ne s'en privaient pas. Le grand argument des démocrates est d'ailleurs...

jusqu'aux dents pour faire face à leurs concurrents sur le marché mondial, pour se préparer aux tensions inter-impérialistes, et last but not least, pour terroriser le prolétariat et renforcer l'Etat contre toute menace quelle qu'elle soit.

Bien que la science puisse être produite "dans le civil" - et d'ailleurs elle l'est aussi -, le secteur militaire se révèle particulièrement avantageux pour la conduite de cette activité.

Le capital étant obligé de dépasser sans arrêt sa base productive et d'accélérer le progrès technique, favorisant ainsi sa fuite en avant, il se produit un phénomène d'obsolescence que le secteur militaire est beaucoup plus apte à supporter que le secteur industriel. Une nouvelle invention, à partir du moment où elle est appliquée, dévalorise d'un seul coup le capital existant. D'où toute une série de problèmes économiques liés à la rentabilité du capital (remplacement anticipé de machines et d'équipements, baisse du prix des marchandises, nécessité d'élargissement des marchés etc.) Par contre, même en période de paix, l'armement peut être constamment modifié, modernisé, renouvelé etc... sans poser le même type de problèmes. Ainsi, on décidera que telle arme, tel modèle de char, de fusil est périmé, car il apparaît indispensable à tous de disposer de l'armement le plus moderne et le plus perfectionné, pour la défense de la nation (1).

Le même phénomène se retrouve dans la recherche spatiale. Par ailleurs l'armement a l'avantage évident d'être fait pour être détruit, et tout conflit se transforme en vaste champ d'expérimentation. Par exemple au Vietnam, l'armement américain était testé sur le terrain, amélioré, retesté etc... Et ceci en faisant intervenir toutes les branches de la science : climatologie, bactériologie (sans oublier les "sciences humaines").

Comme nous l'avons déjà vu, le coût de production de la science est élevé, et étant donné le rôle spécifique de l'armée dans ce secteur, le coût des armements augmente plus rapidement que le niveau général des prix.

3.5.8 A bas la science ! :

La science est donc le mode de connaissance spécifique au MPC, elle arrive à son plein développement avec la phase réelle. Le prolétariat n'aura d'autre issue, s'il veut se réapproprier le savoir de l'espèce humaine, que de détruire la science :

" En ce qui concerne la théorie des transformations économiques permettant de passer du capitalisme -dont nous connaissons bien la structure alors que les économistes officiels l'ignorent totalement - au communisme, nous nous passons également des apports de la science bourgeoise, et nous avons le même mépris à l'égard de la technique et de la technologie bourgeoises dont tout le monde, traitres opportunistes radoteurs en tête, proclame qu'elles vont vers de grandes conquêtes. C'est de façon totalement révolutionnaire que nous avons édifié la science de la société, de sa vie actuelle et de son développement futur. Quand cette oeuvre de l'esprit humain sera parfaite - et elle ne pourra l'être qu'après la mise à mort du capitalisme, de sa civilisation, de ses écoles, de sa science et de sa technologie de truands - l'homme pourra aussi pour la première fois, écrire la science et l'histoire de la nature physique, et résoudre les grands problèmes de la vie de l'Univers, depuis les origines (que des savants réconciliés avec le dogme continuent à appeler "création") jusqu'à ses développements aux échelles de l'infiniment grand et de l'infiniment petit, dans l'avenir le plus lointain, aujourd'hui indéchiffrable."

(Thèses de Naples - 1965)

(1) Malgré la critique qui surgit parfois, dans les milieux conservateurs, qui caractérisent comme du "gaspillage" (sic!) la mise au rencart d'équipements encore viables.

4. LES SYNDICATS DANS LES DEUX PHASES.

Si le caractère aujourd'hui contre-révolutionnaire des syndicats intégrés au capital ne fait aucun doute pour la fraction consciente du prolétariat révolutionnaire, il ne suffit pas de constater que les syndicats freinent les luttes pour prouver ce fait. Les communistes ne peuvent faire l'économie d'un travail théorique visant à démontrer que les syndicats, désormais organes du capital doivent être détruits. Or ce n'est pas dans les "explications" emberlificotées du PCI (Le prolétaire), ni dans les arguments "décadents" du CCI, encore moins dans l'absence de travaux du CWO (GB), que l'on trouvera réalisée voire même ébauchée, une telle tâche. Or un travail de fond sur le syndicat, comme organe de combat de la classe ouvrière autrefois (c'est-à-dire dans la phase de soumission formelle) et organe du capital aujourd'hui, est d'une importance vitale pour la révolution communiste qui affrontera demain le problème de l'organisation des luttes revendicatives du prolétariat et de leur liaison avec le but final, lié à la destruction des syndicats organes de la contre-révolution. Nous essaierons ici de donner quelques éléments pour montrer comment le syndicat s'est vidé de son contenu prolétarien, au cours du développement historique capitaliste, pour finalement être brisé et intégré à la société bourgeoise.

4.1. Les syndicats dans la phase de soumission formelle.

4.1.1. Le syndicat ne naît pas avec le capitalisme moderne, avec la phase de soumission réelle du travail au capital mais lorsque la société ne connaît encore qu'une domination formelle du capital sur le travail.

Le procès de travail, s'il est soumis dès cette phase au procès de valorisation, ce qui signifie que le but poursuivi est l'extraction d'un maximum de plus-value, n'en reste pas moins tel qu'il se trouvait dans les formes de production pré-capitalistes. Si des changements significatifs ne sont pas introduits dans le procès de travail, la force productive du travail fait un saut qualitatif dans la mesure où la production capitaliste implique la coopération et la concentration de diverses forces de travail individuelles (cf. CouC N°5 p.41). La division du travail propre à la phase de soumission formelle, la division manufacturière connaît diverses formes: la coopération formée par la réunion de divers métiers spécialisés dont les produits forment les éléments d'un même produit final, et la coopération de travailleurs d'un même métier. Les deux formes sont basées sur la spécialité de métier, sur la force de travail qualifiée, de laquelle dépend dans la phase formelle la valorisation du capital. Le procès de travail repose encore sur l'habileté du travailleur, son savoir-faire, sa qualification. L'ouvrier est donc encore en position d'un métier, et c'est sur celui-ci qu'il peut prendre appui pour affronter la classe capitaliste. Dans la phase formelle le travail vivant prédomine sur le travail mort et la partie variable du capital est relativement plus importante que la partie constante. Nous avons déjà montré que dans la phase de soumission formelle le taux de profit ($pl/c + v$) pouvait être assimilé au taux de plus-value (pl/v) dans la mesure où le capital constant avancé était faible. La concurrence que se font les ouvriers, laquelle est "l'aspect le plus néfaste pour les ouvriers dans la société actuelle, l'arme la plus acérée de la bourgeoisie contre les prolétaires" est encore limitée par rapport à celle qui va résulter de la production capitaliste développée. D'une part les ouvriers ne sont pas interchangeables, (comme c'est le cas dans la phase réelle), étant donné l'importance de la qualification de la force de travail dans le procès de production; d'autre part la surpopulation ne connaît pas l'ampleur qu'elle a dans la phase de soumission réelle. La surpopulation spécifique de la phase formelle c'est, nous l'avons vu la surpopulation absolue, c'est-à-dire que la croissance de la population ouvrière est plus rapide que celle néces-

saire à l'accumulation capitaliste. Comme l'accumulation du capital est très rapide étant donné le taux élevé du profit, la population ouvrière employée est élevée, d'autant plus que l'accumulation du capital se traduit essentiellement par la croissance de la masse du capital variable.

4.1.2. Les ouvriers s'efforcent de limiter les effets de cette concurrence "en formant des associations, d'où la rage de la bourgeoisie contre ces associations et son triomphe à chaque échec qu'elle leur fait subir."

Les syndicats sont donc "une première tentative pour supprimer la concurrence. Ils s'en prennent à la concurrence ce nerf vital de la société bourgeoise." (Engels).

Dans la phase de soumission formelle, il est donc beaucoup plus facile de combattre les effets de la concurrence dans la mesure où cette concurrence est limitée. Nous avons vu que lorsque la surpopulation diminuait le salaire avait même tendance à s'élever. Aussi la bourgeoisie a-t-elle recours en permanence à l'Etat, de manière à ce que la concurrence joue à plein et favorise l'abaissement du salaire au-dessous de la valeur de la force de travail.

4.1.3. Lors de son avènement (établissement de la phase formelle-accumulation primitive), la bourgeoisie ne peut pas se passer d'un recours constant à l'Etat dans tous les domaines. Celui-ci intervient pour discipliner la masse des sans-réserves expropriés, de manière à les canaliser vers la production capitaliste en lui fournissant la main d'œuvre dont elle a besoin tout en créant une surpopulation absolue capable de faire pression sur les salaires.

D'autre part l'Etat fixe un maximum de salaire en interdisant toute association des ouvriers visant à obtenir un salaire supérieur à ce maximum. (En principe cette obligation s'étend aux patrons qui n'ont pas le droit d'offrir plus que le maximum à leurs ouvriers). La bourgeoisie se sert donc de l'Etat pour régler le salaire, pour l'abaisser au-dessous de la valeur de la force de travail.

Lorsque la phase de soumission formelle s'est affermie, la bourgeoisie ayant assis beaucoup plus solidement sa domination sur le prolétariat, l'Etat est toujours présent sans toutefois être omniprésent.

" Pendant la période manufacturière proprement dite le MPC avait assez grandi pour rendre la réglementation légale du salaire aussi impraticable que superflue; mais on était bien aise d' avoir sous la main, pour des cas imprévus, le vieil arsenal d'oukases; (...) Enfin en 1813 on abolit les lois sur la fixation des salaires; elles n'étaient plus, en effet, qu'une anomalie ridicule, à une époque où le fabricant régissait de son autorité privée ses ouvriers par des édits qualifiés de règlements de fabrique, où le fermier complétait à l'aide de la taxe des pauvres le minimum de salaire nécessaire à l'entretien de ses hommes de peine. Les dispositions des statuts sur les contrats entre patrons et salariés, d'après lesquels, en cas de rupture, l'action civile est seule recevable contre les premiers, tandis que l'action criminelle est admise contre les seconds, sont encore aujourd'hui en vigueur." (Marx)

Par contre, dans la phase de soumission réelle :

" Le travailleur peut être abandonné à l'action des "lois naturelles" de la société, c'est-à-dire, à la dépendance du capital, engendrée garantie et perpétuée par le mécanisme de la production." (id.)

Enfin la bourgeoisie se sert de l'Etat pour allonger la journée de travail. Nous avons vu également dans le N°5 les difficultés que rencontrait le capital pour obtenir de la classe ouvrière qu'elle aille s'embailler pendant 12 ou 14 heures dans les usines. Ce n'est que dans la première partie de la phase réelle, avec l'introduction du machinisme qu'elle parviendra à allonger démesurément la journée de travail. Or dans la phase de soumission formelle, la plus-value produite ne peut être qu'une plus-value absolue, il est donc vital pour le capital d'allonger la journée de

travail et pour ce faire, l'action de l'Etat est nécessaire.

4.1.4. En se coalisant, en formant des associations, des syndicats, les ouvriers peuvent espérer établir temporairement un rapport de forces entre eux et la classe capitaliste tel que le salaire soit égal à la valeur de la force de travail. Lorsque la surpopulation diminue étant donné la rapide accumulation du capital les ouvriers grâce à l'organisation syndicale sont à même d'arracher des hausses de salaire.

Enfin le syndicat permet un redressement plus rapide du salaire à la sortie de la crise (car on ne saurait considérer que le syndicat peut obtenir des succès de longue durée), plus rapide que si le syndicat n'existait pas.

4.1.5. La valeur de la force de travail constitue donc la "base rationnelle et déclarée des syndicats dont il importe de ne pas sous-estimer l'importance pour la classe ouvrière. Les syndicats ont pour but d'empêcher que le niveau des salaires ne descende au-dessous du montant payé traditionnellement dans les diverses branches d'industrie, et que le prix de la force de travail ne tombe au-dessous de sa valeur."

"Les ouvriers se coalisent afin de se placer en quelque sorte sur un pied d'égalité avec le capitaliste pour ce qui est de leur contrat de vente de leur travail. Telle est la raison (la base logique) des syndicats."

Hormis l'action sur les salaires, le syndicat joue aussi un rôle prépondérant dans la lutte pour la diminution de la journée de travail. Dans ce domaine également la bourgeoisie s'oppose farouchement au prolétariat, aussi bien sur le plan des intérêts matériels (la plus-value absolue résultant de l'allongement de la journée de travail) que théorique (dans cette période de la lutte de classes la bourgeoisie a encore tout à fait confiance dans sa théorie économique contre la théorie du prolétariat).

4.1.6. Il ne faut pas cependant s'exagérer la portée de l'action syndicale. S'ils peuvent s'opposer aux empiètements quotidiens du capital, les syndicats ne peuvent rien contre ses tendances profondes. D'autre part dans le cas d'actions d'envergure ayant une portée générale sur la société comme par exemple une loi réduisant la longueur de la journée de travail, ce n'est qu'en étant dirigé par le parti de classe que l'action peut aboutir. Les syndicats doivent donc être sous la direction de celui-ci et le parti doit toujours veiller à orienter et infléchir leur action. Aussi pour le parti communiste l'importance des syndicats ne réside pas tant dans les succès éphémères qu'ils peuvent apporter à la classe ouvrière, mais dans le fait qu'ils constituent un centre ouvrier puissant qui, dirigé par le parti de classe, devient un élément déterminant du processus révolutionnaire.

"Le but final du mouvement politique de la classe ouvrière est naturellement la conquête du pouvoir politique à son profit, ce qui implique de toute nécessité qu'au préalable une organisation suffisamment développée de la classe ouvrière naisse et grandisse à partir de ses luttes économiques mêmes.

Cependant, pour devenir politique, un mouvement doit opposer aux classes dominantes les ouvriers agissant en tant que classe pour les faire céder au moyen d'une pression de l'extérieur. Ainsi, l'agitation est purement économique, lorsque les ouvriers tentent, par le moyen de grèves etc.. dans une seule usine, ou même dans une seule branche d'industrie, d'obtenir des capitalistes privés une réduction du temps de travail; en revanche elle est politique, lorsqu'ils arrachent de force une loi fixant à huit heures la journée de travail etc... C'est de cette manière que tous les mouvements économiques isolés des ouvriers se développent de partout un mouvement politique, autrement dit un mouvement de classe, en vue de réaliser ses intérêts sous forme générale qui ait force de contrainte pour la société tout entière. Ces mouvements supposent une certaine organisation préalable en même temps qu'ils sont à leur tour un moyen de développer cette organisation." (Marx)

Ce n'est donc que lorsqu'il est organisé en parti politique, que le prolétariat possède la conscience de ses intérêts généraux et est capable d'aller au-delà des revendications locales et partielles.

4.1.7. Ce rôle déterminant, le syndicat continue de le jouer après la révolution. Dans la phase de soumission formelle, la force de travail n'est pas encore véritablement une force collective, ce qu'elle devient dans le mode de production spécifiquement capitaliste. La force productive du travail individuel n'a plus alors d'efficacité si elle ne s'insère pas au sein d'une totalité organique dans laquelle le système des machines dirige tout le procès. Par conséquent pour assurer la transformation révolutionnaire de la société capitaliste les syndicats sont, alors que la phase formelle est encore prédominante dans la plupart des pays, indispensables pour assurer en quelque sorte la "socialisation" de la classe alors que les bases matérielles de cette socialisation sont encore insuffisantes. Enfin c'est dans leur sein que peut être réalisée la prolétarianisation des membres de la société, prélude à la négation des classes et donc du prolétariat.

4.1.8. Dans la phase de soumission formelle du travail au capital, le mouvement communiste soutenait également les coopératives ouvrières (surtout celles de production), qui pouvaient aussi, quoique dans une moindre mesure que les syndicats, favoriser le passage à la société communiste.

En effet ces coopératives auraient pu favoriser le passage à une production communautaire, dans la mesure où elles palliaient au faible développement de la grande industrie, laquelle constitue la base capitaliste réelle du communisme. Ces coopératives pouvaient servir de stade intermédiaire pour le passage au communisme (étant donné que la phase s'affirme à peine en Angleterre) dès lors que le prolétariat s'était emparé du pouvoir politique.

" Marx et moi, nous n'avons jamais douté que, pour passer à l'économie pleinement communiste, la gestion coopérative à une grande échelle constituait une étape intermédiaire. Or, il faudra en prévoir l'organisation de sorte que la société - donc tout d'abord l'Etat - conserve la propriété des moyens de production et que des intérêts particuliers des coopératives ne puissent pas se consolider vis-à-vis de la société dans son ensemble."

(Engels à Bebel 20/1/1886)

Par contre, tant qu'on se situe dans le cadre de l'économie bourgeoise, les coopératives ne peuvent pas avoir d'autre rôle que celui d'exemples de propagande, et encore à condition d'oeuvrer consciemment dans ce sens. C'est-à-dire qu'elles n'ont de valeur que dans la mesure où elles sont des créations autonomes des travailleurs et ne sont protégées ni par le gouvernement ni par les bourgeois" (Marx). Elles doivent également "consacrer une partie de leurs fonds à la propagande de leurs principes", favoriser l'égalité des salaires au sein de la coopérative, tout en étant toujours conscient que par lui-même le système coopératif est impuissant à transformer la société capitaliste.

" Pour convertir la production sociale en un large et harmonieux système de travail coopératif, des changements généraux sont indispensables. Ces changements ne seront jamais obtenus sans l'emploi des forces organisées de la société. Donc, le pouvoir d'Etat, arraché aux mains des capitalistes et des propriétaires fonciers, doit être manié par les producteurs eux-mêmes." (Marx - 1866)

4.1.9. Le rôle de levier dans la transformation sociale vers le communisme que jouaient les syndicats et dans une moindre mesure les coopératives ouvrières, va se trouver dépassé par le propre mouvement du capital. La base historique qui justifiait leur existence d'un point de vue prolétarien se trouve progressivement sapée au cours du développement de la phase de soumission réelle.

4.2. L'élimination de la base historique des syndicats au cours de la phase de soumission réelle.

4.2.1. Selon la conception communiste classique, le syndicat, dirigé par le parti de classe jouait, dans la phase formelle, un rôle de levier pour bouleverser les conditions existantes, et pour l'instauration de la société communiste.

A partir de 1850, les bases matérielles du communisme sont qualitativement développées (d'où le surgissement du programme communiste), mais ce n'est qu'en Angleterre qu'existe la phase de soumission réelle du travail au capital. (1) Donc le syndicat conserve encore toutes ses fonctions prolétariennes; ce n'est que progressivement que vont se manifester ses limites, jusqu'à son intégration dans la plupart des pays avancés, qui se manifeste avec la rupture violente de 1914.

Dès l'instauration de la phase réelle développée en Angleterre se manifestent les premiers symptômes de l'élimination de la base historique des syndicats. Toutefois, tant que la phase réelle ne s'est pas encore généralisée, le capital possède encore une marge historique grâce à laquelle il peut briser l'assaut de l'adversaire. Ainsi le machinisme s'est révélé être une arme adéquate pour briser les mouvements revendicatifs de la classe ouvrière.

" Dans la lutte du capital et de la propriété foncière contre le travail, les deux premiers éléments bénéficient, par rapport au travail, d'un avantage particulier : le concours de la technique. En effet, dans les conditions actuelles, celle-ci se retourne, elle aussi, contre le travail." (Engels-1842)

Avec le développement d'une technologie spécifiquement capitaliste sont créées les conditions matérielles qui transforment totalement le procès de travail, et les formes de la valorisation du capital, éliminant ainsi les conditions historiques qui avaient permis l'émergence du syndicat.

4.2.2. La théorie révolutionnaire " établit que l'industrie mécanique ne représente qu'un stade (le stade supérieur) de la production capitaliste, et montre qu'elle est issue de la manufacture (...) elle établit que l'industrie mécanique constitue un progrès gigantesque dans la société capitaliste, non seulement parcequ'elle accroît dans d'énormes proportions les forces productives et socialise le travail dans toute la société, mais aussi parcequ'elle détruit la division du travail propre à la manufacture, oblige les ouvriers à passer d'un travail à un autre, abolit définitivement les rapports patriarcaux arriérés, notamment à la campagne, et donne au mouvement progressif de la société une vigoureuse impulsion, tant pour les raisons déjà indiquées que par suite de la concentration de la population industrielle. Ce progrès comme d'ailleurs tous les autres progrès du capitalisme s'accompagne aussi d'un "progrès" des contradictions c'est-à-dire de leur apparition et de leur extension." (Lénine. Pour caractériser le romantisme économique p.88)

Avec le passage à la phase de soumission réelle, l'un des éléments fondamentaux sur lequel la classe ouvrière prenait appui - le métier, la qualification - pour imposer la vente de la force de travail à sa valeur disparaît. Désormais le capital modèle un ouvrier interchangeable, sans qualifications, pouvant passer d'un poste à l'autre, d'une branche à l'autre, d'une région à une autre. L'ouvrier de la phase de soumission réelle est indifférent à son travail et à son lieu de travail.

(1) Rappelons que de 1850 à 1871, l'Angleterre est le seul pays au monde à connaître la phase réelle pleinement développée (sur la base du développement de l'intensité et de la productivité du travail) -cf. N°5-, tandis que le continent dans son ensemble reste durant toute cette époque encore dans la phase formelle.

Si le syndicat jouait jusque-là un grand rôle en unifiant la classe vis-à-vis du capital et pouvait constituer un levier puissant pour la transformation révolutionnaire de la société, avec la phase de soumission réelle c'est le capital lui-même qui réalise cette unification en créant une force de travail collective; ce faisant, l'espace historique pour l'action syndicale s'amenuise. Il ne restera plus au capital qu'à intégrer les syndicats par la force, ce qui sera fait à partir de 1914 en Europe. Dans sa lutte contre le prolétariat, le capital dispose, dans la phase de soumission réelle d'une arme supplémentaire, la technique, qui est tournée directement contre la classe ouvrière.

" En Angleterre, les grèves ont régulièrement donné lieu à l'invention et à l'application de quelques machines nouvelles. Les machines étaient, on peut le dire, l'arme qu'employaient les capitalistes pour abattre le travail spécial en révolte. Le "self-acting mule", la plus grande invention de l'industrie moderne, mit hors de combat les fileurs révoltés. Quand les coalitions et les grèves n'auraient eu d'autre effet que de faire réagir contre elles les efforts du génie mécanique, toujours exerceraient-elle une influence immense sur le développement de l'industrie." (Misère de la philosophie)

4.2.3. Par conséquent, la technique agit sur un double plan :

1°/ déqualification de la force de travail, élimination du métier, création d'une force de travail interchangeable, et donc accroissement de la concurrence entre les ouvriers. Désormais il n'est plus possible de se coaliser sur la base du métier pour empêcher les empiètements du capital et obtenir un salaire égal à la valeur de la force de travail. Aussi Marx et Engels exhortent-ils les syndicats, pour qu'ils atteignent leur but, à quitter la base du métier et de la nation.

" L'objet immédiat des syndicats était toutefois limité aux nécessités des luttes journalières, à des expédients contre l'usurpation incessante du capital, en un mot, aux questions de salaire et d'heures de travail. Cette activité n'est pas seulement légitime, elle est nécessaire. On ne peut y renoncer tant que dure le système actuel; qui plus est, les syndicats ouvriers doivent généraliser leur action en s'unissant dans tous les pays." (Résolution de l'AIT sur les synd.)

Le développement de la phase réelle commence à faire ses effets et tend à vider de leur substance les syndicats. Si rien n'est encore perdu jusqu'en 1914 (jusqu'à l'intégration à l'Etat, et encore celle-ci n'affecte pas la totalité des pays européens), la tendance historique va plutôt dans le sens d'une accentuation des limites du syndicat, que dans le sens de leur dépassement. Mais jusqu'en 1870 ce phénomène ne concerne vraiment que l'Angleterre, cependant il va se généraliser avec le dernier quart du XIX^e siècle.

2°/ Création d'une concurrence beaucoup plus vive entre la fraction active et de réserve de l'armée industrielle. Le développement du machinisme crée une surpopulation relative dont l'ampleur est beaucoup plus importante que celle qui surgit lorsque le capital s'est soumis formellement le travail. Désormais l'accumulation du capital ne tend pas à restreindre la surpopulation et donc à favoriser les hausses de salaire, bien au contraire la surpopulation relative renforce la concurrence entre les ouvriers et exerce une pression sur les salaires.

D'autre part :

" Dans le progrès de la production capitaliste, il se forme une classe de plus en plus nombreuse de travailleurs qui, grâce à l'éducation, la tradition, l'habitude, subissent les exigences du régime aussi spontanément que le changement des saisons. Dès que ce mode de production a acquis un certain développement, son mécanisme brise toute résistance; la présence constante d'une surpopulation relative maintient la loi de l'offre et de la demande du travail, et partant le salaire, dans des limites conformes au besoin du capital, et la sœur

pression des rapports économiques achève le despotisme du capitaliste sur le travailleur." (Capital I, 8, XXVIII Pléiade t.1 p.1195-96)

4.2.4. Comme nous l'avons vu, la valeur de la force de travail constitue dans la phase de soumission formelle la "base rationnelle et déclarée des syndicats". Or, avec la phase de soumission réelle, le mouvement de la valeur de la force de travail s'obscurcit et ne peut plus être saisi immédiatement; seul le parti de classe est à même de dévoiler ce mouvement et d'en tirer toutes les conséquences pour l'action.

Il ne peut donc plus y avoir, au niveau du syndicat, de saisie consciente (= de base déclarée) des 'mécanismes' fixant la valeur de la force de travail.

Dans les deux phases de la production capitaliste s'exprime la mystification suivante, inhérente au salariat : le salaire paraît être la rémunération de la "valeur du travail" alors qu'en fait il est le prix de la valeur de la force de travail. Cependant cette mystification se renforce avec la phase de soumission réelle car désormais le lien entre le travail productif et la plus-value est définitivement voilé; le capital apparaît productif; le salariat s'est généralisé à l'ensemble de la société et n'est plus synonyme de production de plus-value (classes moyennes) etc... (cf. thèses 2 sur le fétichisme du capital). Quant au mouvement apparent de la valeur de la force de travail, il ne reflète plus du tout son mouvement réel.

Dans la phase formelle, la valeur de la force de travail est relativement constante, par conséquent le mouvement du salaire ne fait que traduire, à travers ses oscillations la valeur de la force de travail. Une hausse du salaire implique obligatoirement une baisse des profits, et inversement, un des moyens pour accroître la production de plus-value est d'abaisser le salaire réel.

Ce mouvement est directement compréhensible pour les ouvriers, qui se regroupent justement dans les syndicats pour s'opposer aux attaques du capital. Il en va de même en ce qui concerne l'allongement de la journée de travail.

Par contre dans la phase de soumission réelle, avec l'accroissement de la productivité et de l'intensité du travail, le capital est à même d'augmenter le salaire réel de la classe ouvrière, tout en abaissant le salaire relatif, tout en augmentant le taux et la masse de la plus-value.

Ainsi le capital peut autoriser une hausse du salaire réel, et réduire la journée de travail, tout en augmentant la plus-value extorquée.

Ainsi sont renforcées les possibilités de la domination de classe, laquelle n'est possible qu' "aussi longtemps seulement que les opprimés sont préservés de la misère la plus extrême." (Marx).

La bourgeoisie se trouve ainsi plus à même de s'assurer l'appui de la classe ouvrière, appui sans lequel elle ne peut pas gouverner. De plus le phénomène de constitution d'une aristocratie ouvrière prend une plus grande importance (cf. N°6).

Dans ce remarquable extrait que nous avons déjà cité dans notre numéro 6, Rosa Luxemburg montrait très bien comment la base du syndicat se trouve ainsi sapée :

" Le rôle personnel de l'exploiteur est visible quand il s'agit du salaire absolu, c'est-à-dire du niveau de vie réel. Une réduction de salaire qui entraîne un abaissement du niveau de vie réel des ouvriers est un attentat visible des capitalistes contre les travailleurs et ceux-ci y répondent aussitôt par la lutte, là où existe un syndicat et, dans les cas favorables, ils l'empêchent. La baisse du salaire relatif s'opère sans la moindre intervention personnelle du capitaliste, et contre elle, les travailleurs n'ont pas de possibilité de lutte et de défense à l'intérieur du système salarial, c'est-à-dire sur le terrain de la production marchande. Contre le progrès technique de la production, contre les inventions, contre l'introduction des machines, contre la vapeur et l'électricité, contre les perfectionnements des transports, les ouvriers ne

peuvent pas lutter. Or, l'action de ces progrès sur le salaire relatif des ouvriers résulte automatiquement de la production marchande et du caractère de marchandise de la force de travail. C'est pourquoi les syndicats les plus puissants sont impuissants contre cette tendance à la baisse rapide du salaire relatif. La lutte contre la baisse du salaire relatif est la lutte contre le caractère de marchandise de la force de travail, contre la production capitaliste toute entière. La lutte contre la chute du salaire relatif n'est plus une lutte sur le terrain de l'économie marchande, mais un assaut révolutionnaire contre cette économie, c'est le mouvement socialiste du prolétariat.

D'où les sympathies de la classe capitaliste pour les syndicats qu'elle avait d'abord combattus furieusement, une fois que la lutte socialiste eut commencé et dans la mesure où les syndicats se laissent opposer au socialisme. En France, les luttes ouvrières pour l'obtention du droit de coalition ont été vaines jusque dans les années 1870 et les syndicats étaient poursuivis et frappés de sanctions draconiennes. Cependant, peu après que la Commune eut inspiré à la bourgeoisie une peur panique du spectre rouge, un brusque changement s'opéra dans l'opinion publique. L'organe du président Gambetta La République Française, et tout le parti régnant des "républicains rassasiés", commencent à encourager le mouvement syndical, à faire pour lui une active propagande. Aux ouvriers anglais, on citait en exemple au début du XIX^e siècle la sobriété des ouvriers allemands; c'est au contraire l'ouvrier anglais, non pas sobre mais "avide", le trade-unioniste mangeur de bifteck, que l'on recommande comme modèle à l'ouvrier allemand. Tant il est vrai que pour la bourgeoisie la lutte la plus acharnée, pour l'augmentation du salaire absolu est une vétille inoffensive par rapport à l'attentat contre le saint des saints, contre la loi du capitalisme qui tend à une baisse continuelle du salaire relatif."

(Introduction à l'économie politique pp.282-83)

4.2.5. Durant toute la phase de soumission formelle, le syndicat devait constituer un moment important dans le passage au communisme, en unifiant la classe ouvrière vis-à-vis du capital. Ainsi le syndicat permettait le parachèvement de la constitution de la classe-en-soi et de plus, sous la direction du parti de classe pouvait permettre la constitution de la classe en-soi et pour-soi. Or, cette fonction qui est une des plus importantes du syndicat a été détruite par le passage à la phase de soumission réelle, le capital ayant désormais réalisé pour lui-même cette unification de la classe ouvrière (création de l'ouvrier collectif etc...).

Donc, si pour le parti de classe, le syndicat constituait une médiation nécessaire pour le passage au communisme, en favorisant l'unification de la classe en soi, comme prélude à son unification en soi et pour soi (ceci après comme avant la révolution), par contre l'unification de la classe pour le capital supprime l'utilité des syndicats en tant que médiation vers le communisme.

En créant le marché mondial, en développant l'ouvrier collectif, le mode de production capitaliste lui-même a créé les bases pour l'émergence de ces "hommes universellement développés, universellement préparés et sachant tout faire" dont parlait Lénine dans "La Maladie infantile", et dont le syndicat devait favoriser l'émergence. Désormais, la réalisation de la Gemeinwesen (Communauté) humaine n'a plus besoin de la médiation du syndicat.

4.2.6. A partir de 1850, le communisme est possible, même si ce n'est qu'en Angleterre qu'existe la phase de soumission réelle. Par conséquent, sous la direction d'un parti communiste à l'échelle internationale, les luttes de l'ensemble du prolétariat sont dirigées vers le communisme.

Toutefois, la stratégie révolutionnaire dans la plupart des pays, empruntait encore les voies de la révolution double.

La dialectique de l'histoire laissait au MPC une possibilité historique de développement (passage à la phase réelle), et c'est pour une bonne part la lutte ouvrière qui a favorisé ce passage en obligeant le capital à se lancer dans la production de la plus-value relative. Si le résultat du mouvement historique a été que la lutte du prolétariat a indirectement favorisé la généralisation de la phase de soumission réelle, ce n'était aucunement là son but.

En effet le prolétariat, dès qu'il existe, lutte pour le communisme. Dès les premiers mouvements du prolétariat, celui-ci manifestait une tendance à revendiquer son but historique, la reconquête de la Gemeinwesen; seulement, tant que l'on se trouve dans la phase formelle, les conditions matérielles et historiques, n'étant pas mûres, ne permettaient pas que cette revendication s'exprime de manière pure et consciente.

C'est pourquoi dans la phase de soumission formelle, on a un communisme entaché de réminiscences religieuses (Münzer 1525), politiques égalitaristes (Babeuf 1793) ou utopiques (Fourier, Saint-Simon). Ce n'est que lorsque les conditions objectives sont réunies (aux alentours des années 1850 en Angleterre), que peut s'exprimer dans toute sa pureté le programme communiste.

Par la suite, alors même que les bases du communisme existent déjà, le capital a encore à généraliser la phase réelle dans les autres aires. C'est au cours de ce procès que se réalise l'élimination de la base prolétarienne des syndicats et leur intégration, leurs limites se manifestant en Angleterre plus tôt qu'ailleurs.

4.2.7. Dès lors que se réalisent les superstructures propres à la phase de soumission réelle du travail au capital, le syndicat cesse d'être un organe prolétarien et s'affirme comme organe du capital (1). Toutefois cette intégration n'a pu s'accomplir qu'au travers de la crise violente ouverte par la première guerre mondiale.

Par conséquent, les communistes n'ont plus à conquérir les syndicats, et la dictature du prolétariat devra prendre les mesures nécessaires pour les détruire en tant qu'organes du capital.

(1) Nous avons vu plus en détail le rôle du syndicat en ce qui concerne le maintien du salaire de la classe ouvrière au-dessous de la valeur de la force de travail, son rôle dans la rationalisation du capital etc...dans le numéro 6 pp.29-31.